

FRANÇOISE VAN ROOSEMAEL.

I.

BOURGEOIS DE LA VIEILLE ROCHE. — CHARLATANS
DU NOUVEAU STYLE.

Il y a peu d'années que, dans une rue voisine de la place verte, à Anvers, se trouvait une ancienne boutique d'épicerie transmise de père en fils, et renommée depuis plus de trois cents ans pour la bonne qualité de ses marchandises et la modicité de ses prix. Le dernier propriétaire de ce fonds s'appelait Jean Van Roosemael, fils de François, petit-fils de Charles, arrière-petit-fils de Gaspard Van Roosemael, et était marié avec une Françoise Pot, descendante du célèbre Anversois dont le nom se retrouve dans les deux rues Pierre Pot (1).

Ces deux époux, habitués dès l'enfance à une vie laborieuse, et absorbés par les soins de leur modeste commerce, n'avaient pas eu le temps de suivre les progrès du siècle, autrement dit, de se franciser. Leurs vêtements, de drap solide, étaient simples, et ne changeaient presque jamais de forme. Seulement, il les distinguaient en habits des jours ouvrables, habits des dimanches et habits de Pâques; ces derniers ne sortaient de la garde-robe qu'aux jours de grandes fêtes, lorsque les Van Roosemael s'approchaient de la Sainte-Table, lorsqu'ils devaient tenir un enfant sur les fonts baptismaux, ou être témoins au mariage d'un ami. Il est aisé de comprendre que ces bourgeois de la vieille Flandre, malgré la valeur réelle de leur toilette, devaient avoir l'air pauvres auprès de nos petits-maitres, qui, avec leurs habits, minces comme du papier, se mettent à la mode à peu de frais, et qui probablement regardaient avec dédain les époux Van Roosemael.

Mais ces braves gens ne s'en inquiétaient guère et se disaient en eux-mêmes : « Dans ce monde, chacun a sa part ; à vous le vent, à nous l'argent. » Dans leur simplicité native, ils ignoraient qu'un homme comme il faut ne peut dîner à midi, et ils avaient conservé l'habitude vulgaire de se mettre à table juste quand sonnaient les douze heures. Bien plus, ils n'oubliaient jamais de prier, même avant et après les repas. On pouvait en-

(1) Pierre Pot, gentilhomme, fonda à Anvers, en 1453, le couvent de Salvator, que l'on nomme communément le couvent de Pierre, et qui fut brûlé de fond en comble par les iconoclastes en 1575. Le nombreux descendants de ce gentilhomme, pour la plupart maintenant petits bourgeois, sont encore appelés les Pot.

core leur reprocher pas mal de défauts. Ils ne savaient pas un mot de français, et ne s'étaient jamais doutés de la nécessité de ce langage.

Ils étaient pieux, laborieux, humbles, et, qui pis est, en paix avec tout le monde. Mais leur niaiserie par excellence c'était de croire, dans leur naïveté flamande, qu'il valait mieux épargner chaque jour un sou gagné honorablement que d'amasser en quelques années, à l'aide de finesses et de moyens peu avouables, une de ces fortunes fabuleuses qui font que les braves gens, ébahis, se demandent où on l'a été chercher. En un mot, c'étaient de vrais bourgeois de la vieille roche flamande.

Maitre Jean Van Roosemael avait eu une fille d'environ quinze ans, nommée Françoise comme sa mère, d'une taille assez élancée pour son âge, jolie de visage et de maintien, avec des cheveux blonds et des yeux bleus; un beau type d'enfant du Brabant. Jusque-là, elle avait fréquenté une école ordinaire de la ville; elle y avait appris fort bien la langue maternelle, le calcul et tous les ouvrages de mains qu'une bonne bourgeoise doit connaître, pour en savoir sur le ménage un peu plus que sa servante. Elle était simple comme ses parents, pieuse, soumise, aimant, point volage, point paresseuse, point capricieuse, parfaitement disposée, en un mot, pour maintenir, avec un bon mari, l'honneur et la renommée commerciale de la maison de ses pères.

D'où vient que cette boutique séculaire est aujourd'hui fermée? Quelles tristes circonstances ont amené depuis peu, au marché du vendredi, les tonnelets, les bocaux à tabac, les bouteilles et tout l'attirail de Van Roosemael?.... Ce récit va vous l'apprendre.

Sachez d'abord que, dans le voisinage de notre boutiquier, demeurait un maître cordonnier, le meilleur ami de Van Roosemael, qui faisait avec lui la promenade des dimanches au Steenenbrug, sa partie de smousias le soir, et ne prenait aucun plaisir sans le partager avec lui comme un frère. Cette intimité fut brisée tout-à-coup par un motif singulier.

Un jour, pendant que Van Roosemael était retenu au lit par la fièvre, notre cordonnier, qui jusque-là gagnait bien sa vie, et qui déjà, par son économie, était devenu propriétaire de sa maison, fit enlever les deux fenêtres de sa façade pour les réunir en une belle croisée à étalage. Il fit peindre sur les glaces différentes annonces en français, on lisait : « A la Botte sans coutures; magasin de bottes et souliers de Paris. » Mensonge, puisqu'il continuait à faire lui-même souliers et bottes. Plus bas, derrière la glace, un tableau représentait un homme rendu aveugle par la réverbération du soleil sur une botte cirée; et, sous ce chef-d'œuvre de charlatanisme, les mots : *Véritable cirage anglais*, formaient encore un mensonge, vu que c'était toujours l'ancien cirage de sa façon; les chaland, il est vrai, n'y perdaient rien, si ce n'est qu'il leur faisait payer quatre fois plus cher qu'auparavant. A droite et à gauche, les glaces des coins portaient ces inscriptions : *Souliers en caoutchouc, poudre de savon, semelles de liège*, etc.

Lorsque Van Roosemael, guéri de sa fièvre, essaya tout doucement ses jambes le long de sa rue, ses yeux tombèrent sur la nouvelle vitrine du cordonnier. Il s'arrêta, se frotta les yeux comme quelqu'un qu'on éveille en sursaut, examine avec étonnement toutes les maisons une à une, comme un étranger qui a perdu son chemin.

— Qu'est-ce que c'est? pense-t-il en lui-même, ce n'est certainement pas ici la boutique de maître Spinael. Aurait-il déménagé sans le dire à personne?... Encore un nouveau rat (1) qui vient ici jeter de la poudre aux yeux comme un Pierrot, afin de mieux jouer à la banqueroute lorsqu'il tiendra le poisson dans le filet. Au moins il ne m'attrapera pas...

Pendant que Van Roosemael laissait ainsi errer son imagination, un monsieur s'avança du fond jusqu'au seuil de la boutique. Il était joliment mis, avec un paletot à carreaux, un pantalon chocolat et un gilet blanc, sur lequel une chaîne d'or aboutissait probablement à une montre ou à un lorgnon. Une barbe épaisse, d'un noir luisant, encadrait son visage, et sa tête, artistement frisée, ne ressemblait pas mal à ces figures de cire que l'on voit à la fenêtre des perruquiers.

— Ah! pensa Van Roosemael, voici le rat. C'est dommage, il a l'air d'un gentil gaillard.

Mais le nouveau voisin vint droit à lui et lui frappa sur l'épaule en disant :

— Vous voilà guéri, ami Van Roosemael?

Celui-ci, reconnaissant la voix de Spinael, recula de deux pas, regarda son ami de la tête aux pieds et lui répondit avec simplicité :

— Et comme vous êtes donc beau! Avez-vous gagné le gros lot à la loterie russe? avez-vous fait une succession? Dans ce cas, eh bien! beaucoup de bonheur... Tiens, mais il me semblait jusqu'ici que vos cheveux étaient roux?

Spinael accueillit ces paroles avec un sourire de fine pitié, prit ce ton dégagé que l'on nomme vulgairement le *chic français*, et répondit :

— Mon cher Van Roosemael, vous ne saurez jamais faire fortune. Le monde est changé, mon vieux; on ne se laisse plus prendre qu'aux amorces de la réclame. « Mauvaise marchandise bien présentée est vendue sans difficulté. » Avec les bourgeois flamands, il faudrait travailler en esclave jusque dans ses vieux jours pour pouvoir dire : « Je suis à mon aise. » Ils sont bien trop tenaces, il leur faut bon cuir, bon ouvrage et à juste prix. Parlez moi de la jeunesse française, voilà où il y a de la laine! Tous les mois une jolie paire de bottes, payée cher, et légèrement travaillée. A la bonne heure!

Van Roosemael, ébahi, ne savait s'il était bien éveillé ou s'il rêvait. Ce langage tintait si étrangement à ses oreilles que le brave homme commençait à croire que Spinael n'avait plus ses cinq sens.

(1) Sobriquet donné par le peuple d'Anvers aux aventuriers étrangers.

— Mais, interrompit-il, j'ai entendu dire aussi que ces habileurs oublient souvent de payer. Prenez garde, j'ai plusieurs de ces oiseaux-là sur mon livre, et où il n'y a rien, le roi perd son droit. Plutôt denier bien gagné conscience nette.

— Radotage, mon ami, répliqua le cordonnier, nous en reparlerons dans deux ou trois ans, s'il plaît à Dieu, et nous verrons alors qui sera le plus avancé. Mon fils Jules est à Paris pour apprendre son métier, et je compte beaucoup sur lui.

— Qui donc, dites-vous, est à Paris? Je pensais que vous n'aviez d'autre fils que mon filleul Jean, à qui j'ai donné mon nom?

— Eh bien! oui, Jean est à Paris; mais son nom trop bourgeois était trop vulgaire. Jules, c'est bien plus distingué. Et ma fille, qui est revenue cette semaine de pension, se nomme Hortense: Je vous dis cela, afin que vous ne les appeliez plus Jean et Thérèse, en présence de mes pratiques.

Maitre Van Roosemael secoua la tête d'un air de doute, regarda tour à tour les inscriptions de la fenêtre et les différentes pièces de l'accoutrement de son ami, et lui dit d'un ton à demi-railler.

— Je ne crois pas que vous soyez dans la bonne route, maitre Spinael. J'en ai vu de bien solides courir après la laine et revenir tondus. Cependant, chacun est maître de faire ce qu'il veut, ce ne sont pas mes affaires; ainsi parlons d'autre chose. Vous n'avez pas oublié que nous avons ce matin l'assemblée de la confrérie de Notre-Dame! N'y venez-vous pas?

— Confrérie de Notre-Dame? répartit Spinael d'un air presque moqueur, je n'en suis plus, mon cher. Quelqu'un qui, comme moi, travaille pour le Grand-Théâtre ne peut plus courir à la procession avec un flambeau. Vraiment, cela ne conviendrait pas!

— Adieu donc, murmura tristement Van Roosemael, et il laissa sur le seuil de sa porte le cordonnier à la mode.

A quelque temps de là, Spinael vint trouver l'épicier, et, après lui avoir beaucoup vanté le bon état de ses affaires, il lui parla d'une forte partie de cuirs qu'il savait à vendre chez un tanneur en pressant besoin d'argent. Il appelait cela « une brillante affaire. » Il manœuvra si bien les ruses de son nouveau langage, que le bonhomme, en considération de leur ancienne amitié, lui prêta cinq cents florins payables à trois mois. Van Roosemael se fit en même temps prendre mesure pour une paire de souliers. Au bout de huit jours, les souliers étaient en morceaux, et, pour ses cinq cents florins, l'épicier eut un peu de belles paroles et infiniment de promesses.

Ce dernier point surtout jeta du froid entre les deux voisins, qui finirent même par ne plus se parler. Leurs enfants, toutefois, n'entrèrent point dans leur brouillerie, et continuèrent à se voir journellement.

HENRI CONSCIENCE.

(La suite à un prochain numéro.)



verture, dans une maison voisine de la rue d'une misère pressante à secourir.

Il est peu probable que soit le bâtiment, soit les modestes mobiliers qu'il contenait fussent assurés.

La troupe, comme toujours, a été admirable de zèle et de dévouement.

Les pompes ont dû jouer avec force pour préserver les toitures de l'entrepôt des liquides, sur lesquelles s'abattaient des tourbillons d'étincelles, fouettés par un vent d'ouest très-violent. Sur tous les points de la ville on a cru à un grand désastre, tellement la clarté du feu était vive et agitée.

— Depuis trois jours le temps favorise la récolte des fourrages; encore huit belles journées, et la plus grande partie des foins sera mise à l'abri. On remarque que l'herbe diminue de volume par la dessiccation, beaucoup plus que dans les années ordinaires, et que le foin est très léger; on craint, en outre, qu'il n'ait perdu une partie de ses propriétés nutritives. Une trop grande humidité et l'absence de soleil rendent ce résultat assez probable.

Les prix se maintiennent à un taux assez élevé. Les foins médiocres ont été vendus 10 fr. les 100 kilog., les bonnes qualités 12 fr. à prendre sur le pré.

Les colzas ne donneront pas ce que semblaient promettre la hauteur et la vigueur de leurs tiges, la maturité est très-inégale, les circonstances atmosphériques lui ont été défavorables: aussi la graine est-elle petite et légère. Il ne faut pas se hâter de conclure par analogie qu'il en sera de même pour les céréales, leur maturité est plus tardive; sous l'influence d'un beau soleil, le grain doit prendre du volume et se remplir. Le retour peu probable d'un temps pluvieux pourrait seul compromettre cette précieuse récolte, qui d'ailleurs s'annonce très-bien partout où les dispositions du sol ont favorisé l'écoulement des eaux.

— On nous écrit que la Bresse chalonnaise croupit sous l'eau depuis deux mois. Les magnifiques prairies, la richesse de ce pays, sont converties en marais; la récolte de l'année est perdue, et le fonds lui-même très-compromis si de grands travaux d'écoulement ne sont pas pratiqués. On va en entreprendre sur une grande échelle et par voie de syndicats. Le fléau pèse donc sur tout le monde. — Le blé s'est vendu hier 8 fr. les 20 litres, soit 40 fr. l'hectolitre, sur un marché voisin du lieu d'où l'on nous écrit.

Samedi, au marché de Dijon, les bons foins, qui avaient

Nous espérons, monsieur le directeur, que vous voudrez bien nous faire cordre une place dans vos colonnes, pour constater ces faits, et remercier en notre nom MM. Alex. et Joseph Luigini, Mlle Caroline C..., M. Planque et Dru, qui ont bien voulu concourir avec nous à cette bonne œuvre.

Agréé, etc.

Le directeur, A. PERRAUD.

25 juin 1856.

Souscription au profit des inondés.

Neuvième liste de la GAZETTE DE LYON.

MM. de Vengel	400	fr.	00	c.
de Lima	300		00	
de Saint-Victor.	1,000		00	
Un anonyme par ff. B.	200		00	
Un anonyme par ff. B.	50		00	
Un anonyme	200		00	
Un anonyme	50		00	
L'œuvre de Sainte-Blandine	11		50	

Les élèves des écoles chrétiennes de Saint-Chamond, enfants et adultes 110 25

Quête faite par M. le maire et M. le curé de Mornant, 1,419 fr. 10 c.

Reçu en habillements, linges et denrées, 300 fr. 1,764 fr. 10 c.

Souscriptions chez M. le percepteur, 45 fr.

Pour la chronique: J.-B. Labory.

Nouvelles diverses.

L'empereur a réuni dans un dîner, au palais de St-Cloud, les maires des chefs-lieux des départements venus à Paris pour assister à la cérémonie du baptême du prince impérial.

— Par décret du 17 juin, M. le comte Mortier, ancien ambassadeur, a été nommé premier chambellan du prince Jérôme-Napoléon.

— L'Académie des beaux-arts, dans la séance du 21 juin, a procédé à l'élection d'un membre de la section de composition musicale, en remplacement de M. Adolphe Adam. Le nombre

politique, l'autre pour se rallier au système politique actuel.

Cette fois, la polémique a été à peu près courtoise. A part quelques traits décochés contre des hommes qui ont autant mérité que lui de la religion, l'Univers s'en est tenu aux faits beaucoup plus qu'aux arguments personnels.

Vos lecteurs n'ignorent pas que, depuis le 1^{er} janvier dernier, à l'ancienne *Mode* a succédé la *Mode nouvelle*. Homme de talent et de cœur, M. de Bignicourt, directeur de la nouvelle revue, a fait revivre ce courageux et spirituel champion d'une noble cause qui, sous le dernier règne, malgré tant de procès et d'amendes, combattit jusqu'à la fin sans jamais succomber et sans jamais crier merci.

Aujourd'hui, la *Mode nouvelle* n'est plus une revue politique; elle en rend grâce aux Dieux qui daignent lui assurer ainsi repos et sécurité. Elle se renferme scrupuleusement dans son programme. Elle étudie tour à tour l'histoire, la littérature, les beaux-arts; elle publie des nouvelles et des romans; charmante et indiscrette sée, elle pénètre dans les salons les plus inaccessibles et nous dévoile, par de fines et étincelantes causeries, plus d'un mystère, plus d'une aventure piquante qui, sans elle, n'auraient jamais vu le jour; bref, elle se console très facilement et sait consoler aussi ses lecteurs de ne pouvoir plus noter les variations du baromètre politique.

Des écrivains de talent et de conviction sont venus se grouper auprès de son jeune et spirituel directeur, Mme la comtesse Dash, M. le vicomte Walsh si connu et si apprécié de nos amis, l'honorable M. Alfred Nettement qu'il suffit de nommer, M. le baron Gaston de Flotte, dont l'érudition et les connaissances littéraires et historiques sont si connues, M. Henri de Péne, un des plus aimables et des plus ingénieux conteurs de notre époque, M. Escande qui écrit avec autant de verve que d'esprit et d'à-propos, et bien d'autres noms encore qu'il suffit de désigner pour qu'ils soient jugés comme ils doivent l'être: M. Mercier de Lacombe, M. Henri de Lépinos, M. Ernest de Roux, M. le vicomte de Grenville, M. le comte Léon de Barthélemy, M. de Vieux Dampierre, M. Antony Rémond, M. le comte de Vaussey, M. Léonce de Pesquidoux, et, enfin, trois de nos amis dont le talent et le caractère si élevés ne sont ignorés de personne: MM. Léopold de Gaillard, Paul Andral, Armand de Pontmartin.

Nous engageons très-vivement nos lecteurs à donner à la *Mode nouvelle* les mêmes témoignages de sympathie qu'à sa devancière. A l'incontestable mérite d'une rédaction intéressante et variée, cette excellente revue sait joindre une qualité plus rare de nos jours, celle de défendre avec autant d'énergie que de persévérance les saines traditions, les vraies doctrines, la

LIONS ET DEMI ont été remis ou répartis entre plus de 50 mille souscripteurs ayants-droit. Les retardataires, déjà plusieurs fois avisés par lettres, circulaires et les feuilles publiques, n'auront donc qu'à s'en prendre à eux seuls en cas de *forclusion*.

L'administrateur rappelle également que la production des certificats de vie des assurés, pour les liquidations à venir devront être produits dans le plus bref délai possible, car il veut présenter ses *derniers états de liquidation* dans les premiers jours d'août prochain. 728

M. FEINDEL, ex-employé chez M. Jouffroy, vient d'ouvrir un cabinet de *Chirurgien-Dentiste*, place de la Préfecture, 4. Il se charge de toutes les opérations concernant la bouche, prépare et applique les pièces et dentiers artificiels, de manière à défier toute rivalité. 752

Le mois de juin, 18^e volume des *Petites Causes célèbres*, par Frédéric Thomas, avocat à la Cour impériale de Paris, donne les débats complets du procès de William Palmer, suivis des derniers moments et de l'exécution de ce célèbre empoisonneur. Rien de plus intéressant que ce récit, dégagé de toutes les ennuyeuses lenteurs dont l'avaient encombré les journaux anglais et riet de plus curieux que la comparaison des mœurs judiciaires de la France avec celles de la Grande-Bretagne.

Il ne reste plus que quelques collections de la première année, que les abonnés seuls ont le droit de recevoir, selon l'ancien prix. Cette collection sera vendue dix francs aux non-souscripteurs.

Douze volumes expédiés franco pour 8 fr. par an. On souscrit franco, à Paris, chez M. Palis, directeur de l'office des copies, autographies, rédactions, traductions et dessin, place de la Bourse.

Le *Journal des Bons Exemples et des OEuvres utiles* vient de commencer sa cinquième année. Sa rédaction a mis au concours une question pleine d'intérêt, et elle donnera un prix de 500 fr. au meilleur *mémoire* sur le sujet que voici:

« Rechercher et proposer les moyens immédiats et pratiques

(1) On s'abonne à Paris, rue Louis-le-Grand, n° 21, au moyen d'un mandat à l'ordre de M. J. P. Lucot, caissier de la *Revue*. L'abonnement pour un an est de 28 francs. Il paraît tous les dix jours un numéro de quatre-vingts pages, suivi d'un bulletin des modes très-détaillé.

vement.

Le Journal (français) de Francfort appuie les feuilles au-

FEUILLETON DE LA GAZETTE DE LYON.

28 et 29 juin 1856.

VI. et dernier.

FRANÇOISE VAN ROOSEMAEL.*



VI. et dernier.

MEUX VAUT SE REPENTIR TARD QU'ON JAMAIS.

Dès le premier jour de son retour à la maison, Françoise avait commencé par tout critiquer. Les bons parents ne pouvaient rien faire qui ne fût vulgaire, inconvenant, mauvais. Et comme la jeune rusée possédait maints tours de finesse, elle savait plier leur volonté à la sienne comme de la cire molle.

Oh! avant trois heures, elle ne pouvait dîner. Elle n'avait pas un estomac de paysan! En entendant cette nouveauté, le père se fâcha et la mère se tourmenta. Ayant de tout temps pris leur dîner à midi, ils s'effrayaient d'un changement qui devait mettre sens dessus dessous leurs occupations. Mais Françoise commença à faire la moue et à bouder. Ceci ne l'avant pas, car le père resta inflexible sur ce point. Françoise pleura beaucoup; cela n'aida guère d'avantage, quoique, cette fois, la mère, par compassion, se mit de son côté. Alors Françoise tomba en syncope et eut de vilaines convulsions, au point qu'on eût cru

* Suite. — Voir la Gazette du 19, 20, 21, 23, 26 et 27 juin.

excentricité parente se produisant au château d'un gentleman, celui qui s'en rendrait l'auteur ne franchirait jamais l'anticham-

qu'elle faisait son paquet pour l'autre monde. Un docteur à la mode, expert dans ces maladies de demoiselles bien élevées, raconta de si terribles choses au sujet des nerfs, que les parents Van Roosemael, effrayés, résolurent de mettre le dîner à trois heures. Cependant, que de fois ils souffrirent de la faim, eux toujours levés à quatre ou cinq heures du matin et obligés de subir ainsi un long jeûne, tandis que la volage et commode Françoise ne descendait jamais avant neuf heures.

Et la cuisine donc? Quelle pauvre cuisine! Toujours des pommes de terre, des choux verts et rouges, du bœuf bouilli ou rôti: c'est bien monotone. Françoise, est de temps en temps si faible! Elle mangera un pigeonneau ou une allouette... cela lui plaira mieux et la fortifiera. Ses poches sont toujours remplies de pastilles au citron et à la menthe, et ce n'est pas sans raison, car la pauvre fille a toute espèce de douleurs: douleurs d'estomac, douleurs de tête, de cœur, de nerfs, douleurs partout... pauvre enfant!...

Aller avec sa mère à la messe de six heures, est-ce possible? En hiver, il fait trop froid; en été, elle ne peut pas s'asseoir au milieu de ces gens de la basse classe; elle tomberait en défaillance. La grand messe dure bien trop longtemps, Françoise s'enrhume sur ces pierres bleues. Mais la messe de midi, voilà son affaire! Là elle voit de belles toilettes à imiter; puis elle peut encore se promener un instant sur la place Verte, faire voir sa mantille neuve aux jeunes gens du bon ton... c'est-à-dire tailleurs, faiseurs de cigares et domestiques de grande maison.

Voilà qu'elle a obligé sa vieille mère à changer son bonnet à dentelles contre un chapeau de soie et à mettre des bottines: sans cela Françoise ne voudrait plus sortir avec elle. Mais que la mère Van Roosemael paraît malheureuse sous son toit de carton! Elle se gratte sans cesse les oreilles, qui ne sont pas encore habituées à être aplaties. Elle ne peut faire trois pas sans secouer les pieds, comme quelqu'un qui s'est pris dans un vieux

drainage; elle admet que les terrains auxquels cette améliora-

paillason, les lacets des bottines ayant peine à s'apprivoiser avec ses jambes. Pauvre femme! les voisins la tournent en ridicule, tandis que la sueur perle sur son front, et que, de honte, elle voudrait se cacher sous terre... Cependant, n'oubliez pas qu'elle souffre tout cela pour sa fille, et qu'ainsi il n'est pas étonnant qu'elle devore son chagrin sans se plaindre.

Quant au père Van Roosemael, ce fut lui qui eut encore le plus à souffrir des caprices de Françoise. Il avait toujours été maître dans sa maison et mené ses affaires avec tant de prudence, qu'en aucun temps elles n'étaient restées en arrière. Maintenant il voyait bien qu'il allait avoir du fil à retordre, car il n'avait presque plus rien à dire. Ce qu'il trouvait bon, sa fille le désapprouvait, et elle alla parfois jusqu'à dire qu'il avait des idées mesquines. Alors l'homme était tellement fâché qu'il mettait la maison en alarmes. Lui, tenait d'un côté, Françoise et sa mère de l'autre. On sait que lorsqu'il s'agit de disputer et de quereller, l'homme n'est qu'un faible enfant en comparaison de la femme. Il se fait quelques onces de mauvais sang, frappe un peu sur la table, mord un peu sur ses dents... Mais a-t-il jamais le dernier mot? Non, c'est seulement alors que la femme se moque de lui, ou se dit tout bas en elle-même: « Allez toujours, mon homme; démentez-vous, taillez-moi de la besogne; peu m'importe... ma volonté se fera. »

On avait agi avec si peu d'égards envers le docteur Pelkmans, qu'il avait pris la maison en dégoût et s'en était éloigné.

Van Roosemael n'avait pas été élevé dans les contestations et les querelles. La paix et la tranquille amitié lui paraissaient le plus grand bonheur sur la terre. Aussi laissa-t-il passer enfin bien des choses contre son gré pour éviter des discussions inutiles. Toutefois cette contrainte continuelle, et le changement soudain de son train de maison, remplissaient son cœur d'une profonde tristesse; et assez souvent ses connaissances l'accoslaient en disant: « Mais comme vous êtes maigri, Van Roosemael, Avez-vous été malade? »

tions, donnerait une satisfaction mieux répartie sur tous les

Dans une seule chose le brave homme avait eu le bonheur de l'emporter jusque là; c'était dans l'attaque dirigée par Françoise contre la boutique même. Oh! cela devait changer, cela changerait! Pourtant, il en coûta plus de peine et de finesse. Derrière ce comptoir, Van Roosemael avait été élevé. La chaise sur laquelle sa mère l'avait bercé était encore là. Ces tonnelets et ces bocaux à tabac, il leur avait souri avant de savoir parler. Pas une marque, pas une fissure, dans tout cet attirail, qui ne lui rappelât un doux souvenir. Ce pot d'étain bossné lui avait valu, la veille de la mort de son père, une leçon d'économie si touchante qu'elle était encore gravée dans sa mémoire; ces taches noires sur ce tonnelet vert étaient celles qu'il avait faites de ses petites mains d'enfant, en caressant le tonnelet d'où sa mère lui donnait parfois du sucre; sur ce banc de bois étaient taillés les deux lettres J. F.; elles signifiaient Jean et Françoise, souvenir de son premier et unique amour. En un mot, cette boutique était sa patrie, son univers; tout ce qui s'y trouvait faisait une partie de son être et de sa vie.

Aussi, qui dira quels torrents de pleurs Françoise a répandus, combien elle a eu de convulsions et d'attaques de nerfs avant de briser la volonté inflexible de son père et de mettre la boutique à la mode? Oui, cela a duré une année tout entière. Douze mois de querelles, de troubles dans la maison et de chagrin pour les parents avant que le vieux Van Roosemael, comme un soldat vaincu, baissât la tête en disant, les larmes aux yeux:

— Faites!

Mais cette parole, comme une sentence funeste, abattit en même temps ses forces et son courage. Il commença à languir, devint pâle et faible; un mal secret sembla le mener insensiblement vers la tombe. Souvent Françoise tremblait comme une feuille, lorsque l'œil brillant de son vieux père lui lançait un regard accusateur.

Mais le pauvre homme ne disait rien, et il regardait fixement

les ouvriers occupés à mettre sa boutique sens dessus dessous. A mesure que ses chers souvenirs disparaissaient l'un après l'autre sous la brosse du peintre ou le ciseau du menuisier, sa vie et son haleine diminuaient d'autant.

Bientôt la modeste boutique fut transformée en un magnifique magasin. Le cuivre poli y resplendissait de toutes parts, on voyait de petits anges mouline du café, fumer des cigares, peser du tabac. Les glaces des fenêtres étaient grandes comme des glaces de salon, et remplies d'inscriptions en langue française. Le gaz éclairait le tout. Une servante et un domestique se tenaient derrière le comptoir, debout, les bras croisés, et François, ou Mlle Eudoxie Van Roosemael, était assise sur un siège élevé près de la fenêtre, lisant un roman français.

Cet état de choses dura longtemps, au grand tourment du père abattu. Van Roosemael en était venu au point qu'il paraissait indifférent à tout, même à l'amitié de Spinael. Celui-ci, d'après le conseil de l'épicier, avait entrepris le commerce de cuirs et de peaux, et en peu de temps il avait gagné assez d'argent pour pouvoir se libérer des mille florins prêtés, ce que son ami n'avait pu refuser. Quant à ses enfants, il n'en avait pas encore de nouvelles.

Tandis que tout allait confusément dans la boutique et que le coffre-fort s'était vidé, Van Roosemael était malade au lit; mais, comme il ne se plaignait jamais de douleur ni d'incommodité, on pensait, ou l'on aimait à penser, que c'était une indisposition passagère, et l'on se contentait de le servir avec soin.

Un matin, cependant, il demanda que l'on fit chercher M. Pelkmans et Spinael.

Ce dernier était en ce moment à Cologne pour affaire de commerce.

Le docteur vint immédiatement et resta longtemps seul avec le malade. Ce qui se passa entre eux et ce qu'ils dirent, nous l'ignorons; mais, après une heure écoulée, on entendit quelqu'un descendre l'escalier, et le docteur parut dans le magasin. Son visage était pâle comme celui d'un mort, et se détachait affreusement sur le collet de son manteau noir. Ses yeux étin-

celaient dans leurs orbites, et ses joues tremblaient convulsivement comme celles d'un homme en fureur; sous son manteau, on le voyait serrer le poing convulsivement. Il s'avança vers François, le regard menaçant, semblable à un spectre. Remplie d'anxiété et de terreur, la jeune fille étendit les deux mains en avant, comme pour écarter cette lugubre apparition; mais le docteur lui saisit le poignet, qu'il serra avec violence, et dit d'une voix altérée :

— Votre père va mourir, enfant coupable! Vous l'avez tué! Il la laissa évanouie sur sa chaise, sortit pour aller chercher un prêtre, et revint peu après avec le viatique.

Après que Van Roosemael eut reçu les derniers secours de la religion, et que le prêtre se fut retiré, le pauvre père dit avec un soupir :

« Mon enfant... je veux voir ma Française, docteur... Mais, pardon, pour elle. Oh! ne l'accablez pas de dures paroles!

» — Je vais la chercher; mais elle doit être punie, son âme doit être brisée; peut-être alors pourrez-vous, du haut du ciel, la revoir vertueuse et repentante. »

En disant ces mots, le docteur ouvrit la porte et descendit à la cuisine. Là étaient assises la mère et la fille, qui pleuraient la tête dans les mains. La douleur de François aurait brisé un cœur de pierre. Sanglots, gémissements, soupirs douloureux s'échappaient de sa poitrine. Oh! cette fois, son désespoir n'était pas simulé. Les paroles foudroyantes que le docteur avait fait retentir à son oreille, comme la malédiction d'un Dieu irrité, avaient arraché violemment le bandeau de ses yeux. Le nom de parricide, qu'elle lisait devant elle en lettres brûlantes, était pour son âme comme une étincelle du feu éternel. Le pas pesant du docteur lui fit lever les yeux avec effroi. Le voilà encore devant elle le vengeur de Dieu! Son œil perçant la pénétra jusqu'au fond de l'âme. Sous ce regard qui l'accable, elle sent ses forces défaillir; un frisson glacial fige son sang dans ses veines. Mais elle s'arrache à cette fascination; elle se dresse, tombe à genoux devant le docteur, et s'écrie en joignant les mains :

— Votre colère est juste! je suis une indigne créature.... Mais, au nom de mon père mourant, grâce, grâce, je vous en supplie!

Deux larmes brillantes roulèrent sur les joues du docteur. Son visage perdit tout-à-coup l'expression de la colère, et ne conserva que celle d'une douleur profonde. Il s'avança jusqu'à la jeune fille suppliante, la prit par la main, et lui dit sans la relever :

— François, malheureuse enfant, vous avez horriblement offensé Dieu, car il a dit : « Aimez votre père et votre mère; » et vous qu'avez-vous fait?... Non, non, calmez-vous je ne répèterai plus ce mot terrible. Rachetez vos fautes, François; il est encore un moyen de vous réconcilier avec le ciel. Allez près de votre père, il vous appelle à son lit de mort. Mais prenez garde, François; s'il quitte la terre sans être assuré de votre repentir et de votre retour au bien, s'il rend l'âme sans consolation, sans apaisement et sans espoir pour vous... oh! alors, la malédiction céleste vous suivra au-delà de cette vie!

Quelques tristes et poignantes que fussent ces paroles, François parut y puiser du courage. Elle embrassa avec effusion les mains du docteur; et, s'élançant vers la chambre de son père, elle s'écria :

— Merci! merci!

Pourrai-je maintenant dépeindre l'heure solennelle de la mort du père et le désespoir de la fille? Vous montrer François hurlant de douleur et baignant ses cheveux de ses larmes? Vous dire comment elle se frappa la tête jusqu'au sang contre le lit de mort de son père; comment elle essaya d'anéantir sa beauté, et se laboura le visage de ses ongles; comment elle déchira, brisa, foula aux pieds tout ce qui rappelait son luxe et sa coquetterie? Oh! non, cette scène serait trop cruelle et trop déchirante!

Voilà, le père va mourir; mais ses yeux, presque éteints, se tournent avec un sentiment de consolation vers le devant du lit. Là, François est agenouillée.... elle tient sa mère serrée dans ses bras; elle l'embrasse avec tendresse et implore son par-

don. Le docteur, debout près d'elles, verse des larmes d'attendrissement. Le mourant voit ce tableau... Sa main affaiblie s'avance hors du lit, retombe sur la tête de sa fille, et, tandis que son âme s'envole, il dit :

— Sois bénie, mon enfant!

La boutique séculaire de Van Roosemael est maintenant fermée. La mère et la fille mènent une vie de solitude et de repentir; elles se rappellent avec douleur la cause de leur infortune, et, dans leurs prières, elles demandent à Dieu de détourner loin de nous la corruption dont elles ont failli être victimes.

Cher lecteur, j'ai quelque espoir que cette histoire véritable aura obtenu votre bienveillante attention; et alors vous serez peut-être curieux de connaître François. Eh bien! si vous avez ce désir, allez, le vendredi, vers six heures du matin ou un peu plus tard, à l'église des Dominicains; ouvrez la porte à droite et avancez-vous vers le vieux cimetière, jusque sous la montagne du Calvaire, dans l'ancre du purgatoire. Là, vous verrez une jeune femme à genoux, enveloppée d'un mantelet noir, le capuchon rabattu sur le visage. Si vous écoutez attentivement, vous entendrez rouler entre ses doigts les grains d'un chapelet, et de temps en temps, de dessous le capuchon, s'échapper un soupir comme venant d'une des âmes souffrantes. Elle ne remuera pas, cependant, et, dans la demi-obscurité de ce lieu, elle vous semblera une statue en prière que l'on aurait là placée. Si alors vous voyez que, se levant, elle dépose un long baiser sur la main de l'âme suppliante, et quitte ce lieu à pas lents sans paraître vous avoir remarqué, dites hardiment : J'ai vu François Van Roosemael.

La fille de Spinael, je ne vous la montrerai pas; il est des lieux que l'on ne peut nommer.

Quant à son frère, il y a assez de prisons à Paris pour enfermer les coquins.

HENRI CONSCIENCE.

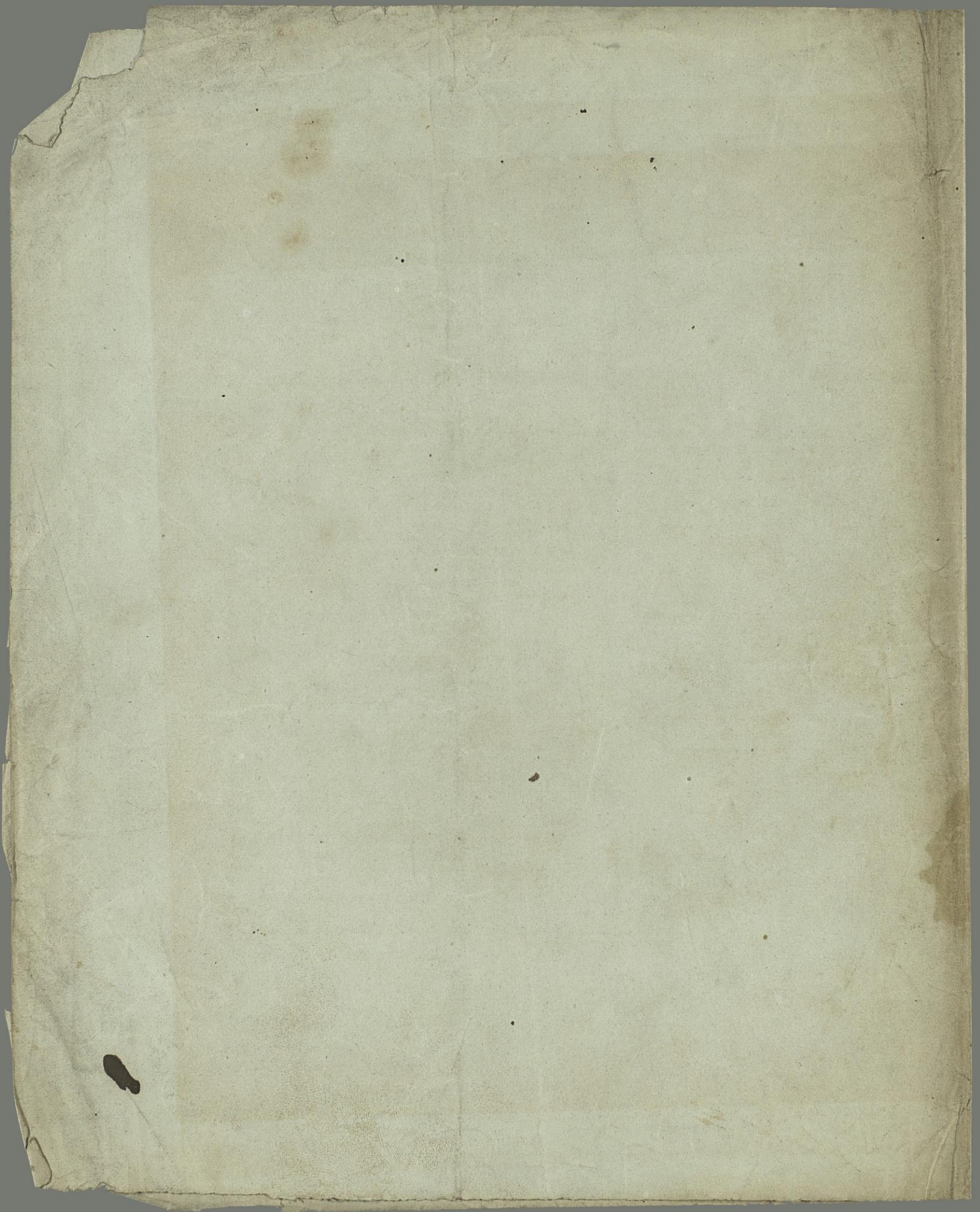
Traduction de M. EDMOND OLLIVIER.

(Le Mousquetaire.)

Fin.



225



prendre pour lui le poste le plus avancé et le plus périlleux. Déjà aidé de ceux qui l'accompagnaient, il avait mis dans une charrette un vieillard qui, depuis quatre ans, gardait le lit, sa fille, pauvre paralytique de vingt ans, et la mère, qui est morte de saisissement en arrivant à Longué. M. le curé et ses compagnons tirèrent ensuite de son grenier un vieillard aveugle âgé de 85 ans. On l'avait amené sur la route, mais les moyens de transports manquaient. M. le curé partit pour Longué, afin d'aller prendre une voiture et de ramener le vieillard. A peine avait-il traversé quelques champs, que les hommes qui le précédaient lui crièrent : « La route est coupée ! »

Dans ce moment, en effet, l'eau arrivait au pas de course. M. le curé et ceux qui l'entouraient se précipitèrent vers un point où le sol plus élevé pouvait les mettre à l'abri, et ils eurent possible d'y arriver avant que le torrent ait atteint un niveau mortel pour eux. Vain espoir. Au bout de dix minutes de course, le cœur manqua à un homme. « M. le curé, dit cet homme, je n'irai pas plus loin, je meurs ! » M. le curé saisit son bras et le traîne malgré lui, ayant déjà de l'eau jusqu'à la poitrine. Il sentait ses forces s'épuiser, la respiration lui manquait. Par bonheur, une charrette conduite par une femme et sa fille qui fuyaient devant l'inondation emportant quelques bottes de foin et un peu de ménage, vint à passer près d'eux. M. le curé et les deux ou trois personnes qui étaient restées avec lui se placèrent derrière la charrette qui coupe la force du courant et leur permit ainsi d'avancer avec moins de peine. Chemin faisant, ils rencontrèrent plusieurs hommes qui s'étaient réfugiés sur des arbres peu élevés qui bordent la route. Déjà l'eau les atteignait. M. le curé, admirablement secondé par le nommé Maillard, homme d'une énergie et d'un courage à l'épreuve, les engagea à se jeter à la nage et à venir chercher un abri derrière la charrette. Au péril de leur vie, Maillard et M. le curé parvinrent à sauver trois personnes. Ils marchaient toujours avec courage, poussant à la roue, mais un espace immense leur restait encore à parcourir. Ils n'osaient l'envisager. De temps en temps M. le curé essayait de relever le courage de ses compagnons. Enfin, la pauvre femme qui conduisait la charrette s'arrêta. Elle avait de l'eau jusqu'au menton. Elle dit : « Monsieur le curé, c'est fini, nous ne pouvons aller plus loin. » Puisqu'il en est ainsi, répliqua M. le curé, montons tous sur la charrette.

Les voilà tous sept établis sur la charrette qui, d'un instant à l'autre, pouvait devenir leur lit de mort. Autour d'eux ils voyaient les animaux emportés par les vagues, les maisons renversées, les arbres déracinés. C'était un affreux spectacle. Et puis l'eau montait toujours et dépassait d'un pied les roues de la charrette. Les malheureux naufragés se serraient convulsivement les uns contre les autres, pleurant leurs femmes, leurs enfants, et croyant à chaque minute qu'ils allaient être engloutis. La violence des eaux était telle, qu'ils craignaient que leur voiture ne fût entraînée par le courant. Ils essayèrent, mais sans pouvoir y parvenir, de l'attacher à un arbre. Qu'allaient-ils devenir, si à cette furie du torrent venaient se joindre les soubresauts du cheval que l'eau gagnait et qui se noyait ? La Providence eut pitié d'eux. Les jambes de l'animal restèrent im-

la Légion-d'Honneur, savoir :

Au grade de commandeur : M. Moysen de Cadrosy, inspecteur des finances.

Au grade d'officier : MM. Budin, payeur général de l'armée d'Orient; Justin-Félix Passy, conseiller-maire à la Cour des comptes; d'Elsberg, sous-directeur au ministère des finances; Denériez, chef de la division du personnel des douanes et des contributions indirectes; Durand, commissaire général des monnaies et médailles.

Au grade de chevalier : MM. Lamandé (Henri-Augustin), inspecteur des finances.

De Mony-Colchen (Charles-Victor-Auguste), conseiller référendaire à la cour des comptes.

Chollet (Madeleine-Auguste-Nicolas), chef de bureau au ministère des finances.

Deprez (Pierre-Narcisse, chef de bureau au ministère des finances.

D'Arcy (Pierre-Alfred), receveur général des finances du département de l'Allier.

Méade (Stanislas-Louis), receveur particulier des finances de l'arrondissement de Villefranche (Rhône).

Serres (Joseph-Frédéric), payeur du département de l'Isère.

Chiros (Jean-Baptiste), payeur de la division d'occupation en Italie.

Troëtte-Rosat (Aimé-Auguste-Jean-Henri-Félix), directeur des contributions directes du département des Bouches-du-Rhône.

Touzart (Michel-Edouard Prosper), directeur des contributions directes du département de la Manche.

Maillet (Auguste-Maurice), chef de bureau à la direction générale des douanes et des contributions indirectes.

Hains (Jean-Nicolas-François), directeur des douanes à Alger.

Lepage (Zacharie), chef de bureau à la direction générale des douanes et des contributions indirectes :

Jaquemet (Jean-Victor), directeur des contributions indirectes du département de la Sarthe.

Foller (Victor-Xavier), chef de bureau à la direction générale de l'enregistrement et des domaines.

De la Bouglise (Auguste-Félix-Florentin), directeur de l'enregistrement et des domaines du département de l'Oise.

Barte de Sainte-Fare (Alexandre-Napoléon), conservateur des forêts à Lons-le-Sauloier.

Vouzeau (Marie-Michel-Eugène), conservateur des forêts à Besançon.

Bergier (Alys-Louis), chef de bureau à la direction générale des postes.

Serville (Raymond-Benoit) inspecteur des postes du département de la Gironde.

(1) Ce jour-là, en effet, devait avoir lieu la bénédiction de la première pierre de l'église de Longué.

si : « C'est aux Cortès maintenant à déclarer les conséquences de la responsabilité, à décider ce qui convient le mieux à l'intérêt du pays. La commission informe, elle n'accuse pas : dans ce but elle a recueilli, autant que ces faibles forces le lui ont permis, les éléments épars dans le pays.

» Là sont les éléments du jugement que la commission soumet à la justice et à la prudence des Cortès. »

La Correspondance générale de Madrid, en date du 13 juin, s'exprime ainsi au sujet de cette affaire :

« Dans l'affaire de la reine Christine, le gouvernement ne se borne pas à la plus rigoureuse neutralité ; il incline à empêcher une accusation politique dont l'initiative serait prise par les Cortès. D'après la Nación, journal ministériel, l'unique responsabilité que peut encourir la reine Marie-Christine, à titre de régente du royaume et mère de la Reine, c'est la responsabilité morale. »

CHRONIQUE.

Hier a eu lieu, en réunion générale de la cour, en robes rouges et à huis clos, l'installation de MM. Valois et Desprez, nommés présidents de chambre, en remplacement de MM. Seriziat et Lagrange; d'Aiguy, nommé conseiller en remplacement de M. Desprez; Onofrio, nommé avocat général en remplacement de MM. d'Aiguy, et de Lagrevol, nommé substitut de M. le procureur général, en remplacement de M. Onofrio.

Aussitôt après, et en audience publique de la première chambre, il a été donné lecture des deux décrets dont le premier nomme M. Lagrange, président de chambre à la cour impériale, aux fonctions de président du tribunal de première instance de Lyon, et le second l'autorise à porter la robe rouge, ainsi que du décret qui nomme M. Roë substitut au même siège.

Après une courte allocution dans laquelle M. Devienne, procureur général, s'est rendu l'interprète des regrets de la cour de perdre M. Lagrange, MM. Lagrange et Roë ont été admis à la prestation de serment.

Après l'accomplissement de cette formalité, le tribunal de première instance s'est réuni à son tour en audience solennelle pour procéder à l'installation de son nouveau président.

M. le procureur impérial, M. Camille Jordan, vice-président, et M. Lagrange, ont successivement pris la parole dans cette solennité judiciaire; puis MM. Lagrange, président, Roë, substitut, et Balleydiér, juge suppléant, ont été installés dans leurs nouvelles fonctions.

ter aux cérémonies du baptême.

— Le 20 juin, à l'hôtel de Provence, à 8 heures 1/2 précises, la Société chorale lyonnaise, école Galin-Paris-Chevé, donnera, avec le concours de MM. Joseph et Alexandre Luigini, Mlle Caroline C., M. Planque et M. Dru, une séance au bénéfice des inondés. En voici le programme :

- 1° Chœur tiré d'Anacréon (Grétry); Prière (Salieri).
- 2° La Légende du grand Etang, par M. Dru (L. Amat).
- 3° La Sainte Bannière, chœur et solos (A. Roland).
- 4° Première Pensée cachée, romance, par Mlle Caroline C. (Mme Mouvielle).
- 5° Le Couvre-Feu (A. Chevé).
- 6° la Tyrolienne du Midi, duo, par deux jeunes élèves (A. Roland).
- 7° Chœur tyrolien de Guillaume-Tell (Rossini).
- 8° Air varié pour cornet à pistons, par M. A. Luigini.
- 9° Romance de la Part du Diable, par M. Planque (Aubert).
- 10° Marcel le marin, romance, par M. Dru (E. Dassier).
- 11° Invocation, chœur (A. Delorme).
- 12° Air du Barbier de Séville, par Mlle Caroline C. (Rossini).
- 13° Marie, romance, par M. Planque (Saintis).
- 14° Les Saisons (X.). La Retraite (L. de Rillé).

Billets chez MM. Berly et Molter-Fevrot à 1 franc.

Souscriptions pour les inondés du Rhône et de la Saône, Recueillies par la Commission générale.

10^e LISTE.

V. Paulin, 10 f. Dumont, orfèvre, 20 f. V. Beaujeu, 100 f. Benoit Beaujeu, 50 f. Anonyme, 5 f. Dumond, 2 f. Bonnamour aîné, 100 f. Les fils Bonnamour aîné, 50 f. Anonyme, 20 f. Ducreux, 100 f. Larocque aîné et comp., 100 f. Raymond Jayard, 50 f. Plasson et Vialet, 500 f. Chardeyron, 10 f. Les ouvriers de M. G., confiseur, 21 f. 70 c. Benoit Fontaine, incurable, 5 f. P. Moniotti, 5 f. V. Tourrès, 5 f. Joseph Faure, 50 f. P., 4 f. V., 5 f. Dumont frères et Mouly, 100 f. F. R., 25 f. Mme Faure d'Hautussac, 100 f. Jules Bizot, agent de change, 500 f. Henri Besson, 20 f. A. Piddard, 25 f. Laserve, 10 f. Duval et Ribiollet, de Genève, 100 f. Victor Mante, 150 f. F. Sevelinge, agent de change, 300 f. Claudius Poly, 25 f. Bizet, de Chaponost, 10 f. Duchêne, 25 f. Carriat, 5 f. Anonyme, 5 f. Coquegniat, 1 f. Chavassieu, 5 f. Deux petites filles, 2 f. Deux anonymes, 5 f. Charvet, 1 f. Boueze, 5 f. Anonyme, 5 f. Cathabar, 5 f. Grisot, 2 f. Chataignier, 5 f. Anonyme, 5 f. Dessala, 20 f. Félix Paquereau, 5 f. Anonyme, 5 f. Denys, 5 f. Bergeret, 20 f. Rigodin Termet et comp., 100 f. Ulysse Sandoz, 100 f.

FEUILLETON DE LA GAZETTE DE LYON.

20 juin 1856.

FRANÇOISE VAN ROOSEMAEL.*

II.

BON CONSEIL, MAUVAISE RÉOLUTION.

Depuis que la fille de Spinael était revenue de pension, Françoise Van-Roosemael avait beaucoup perdu de sa candeur. Elle avait déjà vu trop souvent, près du comptoir du magasin de souliers, comment la jeunesse à la mode cajolait son amie par des propos légers, et comment celle-ci savait y répondre dans la belle et galante langue française. Innocente encore, et ne comprenant pas le sens véritable de ces propos, elle se sentit plus d'une fois humiliée de ne pouvoir répondre comme son amie, lorsque l'un ou l'autre freluquet lui adressait la parole en soi-disant français. Aussi demanda-t-elle tous les jours à sa mère qu'on la mit en pension comme sa voisine.

La femme Van Roosemael, qui aimait aveuglément sa fille, avait également vu avec envie qu'Hortense, ou plutôt Thérèse Spinael, quoique pour ainsi dire laide, attirait tous les yeux et et que sa pauvre Françoise paraissait si peu à côté de la fille bien éduquée du cordonnier. Dans son orgueil maternel, elle croyait qu'il ne convenait pas de laisser plus longtemps éclipser sa fille par une personne qui ne la valait sous aucun rapport.

* Suite. — Voir la Gazette du 19 juin.

Après qu'elle eut corné sur ce chapitre pendant plusieurs mois aux oreilles de son mari, on décida que Françoise serait mise en pension, mais qu'aparavant on prendrait conseil du vieux Pelkmans sur ce point important.

Ce Pelkmans était le médecin de la maison, comme son père l'avait été des Van Roosemael précédents. Par ses sages conseils, il avait souvent rendu service à la famille; mais ce qui le faisait particulièrement chérir des deux époux, c'est qu'il avait deux fois, dans de dangereuses maladies, et récemment encore lors du choléra, arraché Françoise à une mort certaine. Jugant dans leur reconnaissance, que celui qui avait sauvé leur fille s'était acquis quelque droit sur sa vie et sur son avenir, ils ne décidaient rien qui la concernât sans demander conseil au vieux Pelkmans. En cela, ils faisaient fort bien, car c'était un homme instruit et connaissant bien le monde, qui scrutait et approfondissait les choses avec une prudence toute flamande.

Au jour indiqué, le docteur et les deux époux se trouvaient réunis dans une chambre derrière la boutique. Maître Van Roosemael commença ainsi l'entretien :

— Docteur Pelkmans, ma femme veut absolument envoyer Françoise dans un pensionnat français. Quant à moi, je m'y suis longtemps opposé; mais les pleurs de Françoise m'ont fait changer enfin de résolution.

— Dans un pensionnat français? dit le docteur avec étonnement. Il ne manque pas en ville de bonnes écoles, où l'on peut du moins voir si la brebis ne s'égare pas!

— Allons donc! dit la mère, souriant avec une sorte de mépris. Qu'y a-t-il à apprendre dans les écoles de la ville?... Tricoter, coudre, marquer le linge, couper des chemises, chiffrier, et le flamand, ce que tout le monde sait! Voyez la fille de Spinael: cela s'en va fagot et s'en revient demoiselle; cela parle français, cela est poli, cela est recherché par tous les jeunes gens riches... Elle n'a qu'à choisir pour faire fortune.

Le docteur, haussant les épaules, secoua la tête d'un air sou-

cieux.

— Vous m'attristez, femme Van Roosemael, dit-il. Je ne comprends pas quel mauvais génie vous pousse et vous fait perdre tout à coup votre droit sens. Les jeunes gens riches dont vous parlez sont quelques tailleurs, comédiens ou maigres commis, qui accourent au comptoir du cordonnier comme les mouches à un pain de sucre. Je connais Hortense Spinael, et je vous assure que je donnerais la moitié de mon bien pour que Françoise ne lui ressemblât jamais. Voulez-vous gâter cette enfant simple, belle et pure, lui enlever sa piété, ses bonnes qualités et sa franchise flamande pour en faire une coquette vaine et étourdie? Prenez garde! mes conseils seront peut-être impuissants; mais alors vous m'en direz un jour des nouvelles, si Dieu nous prête vie.

Lés époux Van Roosemael étaient différemment impressionnés par les paroles sévères du docteur. Tous deux souriaient: le père de satisfaction, la mère de dépit. Celle-ci ne se tint cependant pas pour battue, et répondit:

— Docteur, docteur, vous allez trop loin! Je sais bien que vous avez de l'antipathie pour tout ce qui est français. Mais nous sommes de l'ancien temps, camarade! Cela ne va plus ainsi aujourd'hui....

— Femme Van Roosemael, repartit le docteur, vous ne voulez pas me comprendre. Il n'est pas dans ma pensée d'empêcher qui que ce soit d'apprendre les langues étrangères. Mon fils Louis, qui est maintenant à l'Université, ne connaît-il pas le français? Un peu mieux, je pense, que les jeunes ignorants qui tournent la tête à Hortense Spinael et qui vous aveuglent, femme Van Roosemael. Oh! il ne faut pas me regarder ainsi!.. Des ignorants, je le répète. Que savent-ils donc? Un peu de français de carrefour, que souvent encore ils écorent impitoyablement. Il ne savent pas mieux leur langue maternelle; et quant aux diverses notions utiles, ils n'en connaissent pas même le nom. Toute leur science consiste à singer le genre pa-

risien, à répéter des mots et des phrases qu'ils ont été pêcher çà et là dans les gazettes et les romans, et dont ils fabriquent des discours vides de sens qu'ils donnent aux bonnes gens pour du savoir français. Mais, nous nous écartons du sujet; tâchons de bien nous comprendre. Je le dis donc, et pensez-y; il y a de bons pensionnats, mais il y en a encore plus de mauvais. Les bons pensionnats sont ceux où l'on a quelque chose de mieux à cœur que de donner à une jeune fille un vernis mondain aux dépens de sa piété et de son honnêteté; ceux où l'on veille partout et toujours à écarter le mal; ceux où l'on apprécie les qualités solides du caractère flamand, et où l'on se garde de les altérer; ceux, en un mot, où l'on forme, non pas des demoiselles à la mode, mais d'actives et dignes mères de famille...

Si c'est dans un tel pensionnat que vous voulez envoyer Françoise, je ne m'y oppose pas; loin de là, je m'en réjouis. Tout dépend du choix que vous allez faire. Quoique beaucoup de pensionnats en vogue soient mauvais, les bons ne sont pas difficiles à trouver lorsqu'on veut bien les chercher. Si vous le désirez, je vous en indiquerai un; le pensionnat de X..., par exemple.

— C'est cela, le pensionnat de X...! repartit la mère, je m'y attendais. Non, autant vaut qu'elle reste à la maison. Voyez Anna Van Stracten, qui a été à ce pensionnat: après y être demeurée trois ans, elle en est revenue telle qu'elle y était entrée. Elle est, à la vérité, honnête et de bonnes mœurs; j'entends dire aussi qu'elle est instruite et connaît tout ce qui convient à une bonne ménagère: mais cela ne peut-il pas s'apprendre partout? Il n'est pas nécessaire pour cela d'aller au pensionnat!

— Et pourquoi y va-t-on, s'il vous plaît, mère Van Roosemael? Je vous comprends maintenant? pour copier le ton parisien, n'est-ce pas? Pour devenir, comme Hortense Spinael, frivole et coquette; pour apprendre à faire une toilette au-dessus de ses moyens, et se poser, au grand scandale des gens, en



enseigne de mode et en femme galante!

— Mais, docteur, observa le père Van Roosemael, si la plupart des pensionnats perdent les enfants, comment se fait-il que les gens riches, qui ne sont cependant pas sots, y envoient leurs filles?

— Comprenez-moi bien, mes amis, reprit le vieux Pelkmans d'un ton plus calme. Le danger des pensionnats consiste souvent à rendre nuisible pour un enfant ce qui pourrait être utile pour un autre. La fille qui est destinée au travail n'aura pas impunément les mêmes habitudes que celle qui, née dans l'aisance, aura particulièrement à exercer son esprit pour remplir de plus hauts devoirs. Si on oublie ce principe de bon sens, la société se corrompt jusque dans ses racines: toute jeune fille veut jouer à la grande dame; avec le luxe viennent la paresse, la dissipation, la légèreté et encore pis... C'est ainsi que nous voyons tant de coquettes et si peu de sélieuses ménagères!

A ces mots, le père Van Roosemael se leva d'un seul bond, et dit d'un ton résolu:

— Allez! allez! vous êtes trop bon, docteur, de vouloir bien plaider si longtemps sur ce chapitre. Vous avez raison, et Françoise ira au pensionnat de X... ou elle restera à la maison, s'il est vrai que je suis ici le maître. Cette femme..., avec son français! Ne dirait-on pas que nous avons manqué du nécessaire, et que nos affaires ont été en souffrance parce que nous parlons notre langue maternelle? Je dis que ce qui est bon est bon, et celui qui veut rendre le bon meilleur est un âne, — et pour couper court, Françoise restera à la maison.

Mais le brave homme avait compté sans son hôte, ou plutôt sans sa femme. Celle-ci s'écria, toute fâchée:

— Hé! comme vous y allez, Van Roosemael! il paraît que vous le prenez sur un ton bien haut aujourd'hui. Rassurez-vous, mon homme, et ne vous faites pas de mauvais sang. Docteur, dites moi un peu quel grand mal il y aurait si notre Françoise était aussi bien élevée et parlait aussi bon français que l'enfant d'un noble? En vaudrait-elle un cheveu de moins?

A cette demande, le docteur vit qu'il avait affaire à un parti

pris et à un entêtement de femme; il changea de ton, et répondit d'un air plus grave:

— Non; si dans l'école que vous avez en vue elle ne puise que de bonnes manières et d'utiles instructions. Mais vous ne savez pas, mère, ce que dans les pensionnats dont je veux parler les jeunes filles peuvent apprendre, surtout de leurs compagnes. Vous le dirai-je?... Ecoutez donc, ce sont de tristes vérités. On y apprend le français, soit; mais en même temps bien d'autres choses venues aussi de Paris. Par exemple: à tourner les yeux et à se pincer agréablement les lèvres pour paraître aimable, à tromper ses parents en faveur d'un amour romantique; à se farcir la tête d'images voluptueuses qui énervent l'esprit et le corps, à se graisser les cheveux de pommades à toutes les odeurs; à changer deux ou trois fois de toilette dans un même jour; à saluer suivant la condition des gens: profondément pour un riche, très-peu pour un bourgeois, et pas du tout pour un homme du commun; à répéter de ridicules rapsodies qui, sous le nom de romances, éveillent les passions précoces et apprennent à un enfant innocent ce qu'il ne doit pas savoir. Est-ce là l'éducation qui convient à une jeune fille chrétienne, à la fille d'un honnête bourgeois?

Le docteur vit avec joie en ce moment que ses paroles faisaient impression sur ses deux auditeurs, et, en effet, ils tenaient leurs yeux fixés sur les siens et paraissaient comme pétrifiés, pendant que la voix sévère du vieux censeur les dominait. Voulant préserver entièrement de la corruption cette enfant bien-aimée, il continua d'un ton plus pathétique:

— Et le cœur de ces jeunes filles sera desséché, gâté par le dérèglement de leurs passions. Pour elles, les parents sont des radoteurs de l'autre siècle, des avarés. Leurs maris, traités de chagrins et de maussades, ne seront pas comparables aux cavaliers et aux damoiseaux de leur imagination. Jamais elles n'aimeront un époux sincèrement. La loi conjugale et les lois de l'honneur seront pour elles un jouet. Voyez Hortense Spinael, dont vous enviez l'éducation pour votre fille; qu'est-elle? sinon une effrontée qui du matin au soir, écoute, le sourire aux lèvres,

des choses qui me feraient rougir sous mes cheveux blancs; une malheureuse qui a déjà perdu sa réputation! Elle fera fortune, dites-vous? Non, elle jouera tant avec le feu qu'elle se brûlera; et alors, adieu les plaisirs... méprisée de tout le monde, elle consumera le reste de ses jours dans les larmes. Est-ce là le sort que vous voulez faire à votre unique enfant, à votre bonne Françoise? Osez-vous paraître devant Dieu, lorsque vous aurez exposé la pureté et l'innocence de votre fille dans l'imitation de je ne sais quelle civilisation? Voulez-vous la condamner à une vie de repentir et de remords? Oh! dites-moi non, je vous en supplie!

Oh! dites-moi non, je vous en supplie!

Ici le père Van Roosemael fondit en larmes. Il voulait parler, mais il ne le pouvait, tant il était impressionné par le tableau du sort qui menaçait Françoise. Il se leva, serra avec effusion les mains du docteur, et lui dit enfin:

— Merci, merci, mon respectable ami! Votre bon conseil sera écouté. Je vois bien que ma femme voudrait envoyer notre Françoise au pensionnat d'Hortense Spinael; mais je ne prétends plus qu'on en parle, entendez-vous, femme, ou je vous ferai voir que votre entêtement ne peut durer qu'autant que je veux bien le supporter.

A la voix vibrante de son mari, la femme comprit qu'il parlait tout de bon, et répondit d'un ton assez froid:

— Bien, bien, n'en parlons plus. Vous ne devez pas pleurer pour cela. Que Françoise reste ici, et avisez vous-même à en faire quelque chose.

Ces paroles affligèrent le docteur. Il comprit suffisamment que la mère Van Roosemael n'était pas convertie, et développa encore beaucoup de raisons pour combattre son dangereux projet. Enfin, il commença à croire qu'il avait gagné du terrain, et prit congé des deux époux, moitié satisfait, moitié triste.

Environ trois mois après, le docteur aperçut un jour de loin maître Van Roosemael qui venait à sa rencontre. Le bonhomme paraissait extrêmement sombre, et, contre son habitude, marchait très lentement, comme s'il relevait d'une forte maladie.

Le vieux Pelkmans, s'approchant, lui prit le pouls et dit:

— On n'est pas malade, j'espère?... Il y a cependant quelque chose qui cloche. Votre pouls bat bien lentement. Qu'avez-vous donc, cher camarade?

Le pauvre Van Roosemael leva les yeux, et, tandis que deux larmes roulaient sur ses joues, il dit avec un profond soupir:

— Françoise est au pensionnat!

— Il n'y a rien de mal, observa le docteur; mais à quel pensionnat?

— Au pensionnat d'Hortense Spinael!... Ne m'en veuillez pas, ami Pelkmans, ce n'est pas ma faute. Le diable a mis pendant deux mois mon ménage sans dessus dessous avant que j'aie cédé; mais je ne pouvais supporter plus longtemps l'importunité, les querelles, les pleurs de la mère et de la fille. J'en suis tout amaigri!

Un sentiment de tristesse saisit le cœur du docteur. Cependant, il eut pitié de son ami, et répondit en souriant:

— Maître Van Roosemael, les anciens Grecs racontent de nombreuses merveilles d'un héros qu'ils nomment Hércule. Il accomplit beaucoup de travaux de géant: fendit des rochers, détourna des fleuves, tordit le cou à des taureaux furieux, étouffa des serpents, oui, abattit même un dragon qui avait sept têtes... Mais ce qu'on n'a jamais osé dire, c'est qu'il avait brisé l'entêtement d'une femme. Comment donc prétendriez-vous pouvoir le faire? — Consolés-vous donc: je vous ai présenté les choses au pis, cela ira peut-être mieux que nous ne pensons. Françoise revient, du reste, deux fois par an, et nous pourrions nous opposer au mal, si nous le remarquons.

Van Roosemael sourit, tout consolé et tout content. Il serra avec reconnaissance la main du docteur, et continua son chemin d'un pas plus léger.

HENRI CONSCIENCE.

(La suite à un prochain numéro.)

21 et 22 juin 1856.

FRANÇOISE VAN ROOSEMAEL.*

III.

VOL ÉLEVÉ, CHUTE PROFONDE.

Françoise étoit partie pour le pensionnat, munie de propres habits bourgeois et d'un coffre bien fourni de linge neuf. Mais elle y étoit à peine depuis quelques jours, qu'elle commença à demander de l'argent sous toutes sortes de prétextes et par de belles paroles. Sa première lettre étoit conçue en ces termes :

« Je suis la plus mal mise de tout le pensionnat ; les autres demoiselles se moquent de moi et disent que je suis une paysanne. Je ne fais que pleurer ; j'ai beaucoup de chagrin et je deviendrai malade, ô excellente maman, si vous n'avez pas compassion de votre pauvre Françoise. La fille du coiffeur qui vient raser Papa est aussi au pensionnat, et elle est, de même que les autres, mise en robe de soie et de satin, moi seule, je vais avec une petite robe de coton, et je n'ai ni chapeau ni bottines, ce qui fait que je suis devenue toute courbée à force d'être honteuse et de regarder à terre. Je suis pâle et maigre, et je deviendrai certainement malade, chère maman, si je dois être plus longtemps encore le rebut du pensionnat. — Je suis déjà au Télémaque, et je danse si bien que les autres demoiselles en sont jalouses.

» Des compliments à papa,

» Votre fille fidèle jusqu'à la mort,

» Eudoxie VAN ROOSEMAEL, »

La mère n'osa point montrer cette lettre à son mari. Elle y voyait poindre les premiers symptômes du mal que M. Pelkmans

* Suite. — Voir la Gazette du 19 et 21 juin.

avait prévu. Le ton de la légèreté y régnaît déjà ; et elle s'efforçoit tristement de trouver l'explication du mot *Eudoxie*, qu'elle finit par considérer comme la traduction du prénom Siska (1).

Par compassion pour sa fille, elle lui envoya deux fois autant d'argent que celle-ci n'eût osé attendre. Cela se répéta plus d'une fois, car Françoise possédait déjà l'art de pressurer l'amour maternel par des mensonges innocents. On pourrait s'étonner de ce changement si rapide ; — mais étoit-elle donc seule pour l'opérer ? N'avait-elle pas, dans ces compagnes, plus de cent institutrices pour la mettre au courant de tous les vices agréables nés de l'oisiveté et de la coquetterie ? Oh ! cette partie de son éducation fut bientôt faite.

Le premier mois, elle eut une robe de soie ouatée : c'étoit la mode ; le deuxième, un chapeau avec des fleurs ; le troisième, un parasol ; le quatrième, elle fit usage de pommade et de lait d'amande, et elle eut, dans un coin bien secret, une toute petite boîte où elle plongeait les doigts de temps en temps pour teindre d'un rouge effronté ses joues de jeune fille, seulement par essai, afin de voir quel effet cela pourrait faire. N'étoit-ce point là une bien belle instruction ?

Oui, mais le sixième mois, époque des vacances, arrivait à grands pas. Que dira le docteur lorsqu'il verra Françoise vêtue d'habits luxueux, les cheveux bien pommades, la bouche bien pincée et le minois toujours souriant ! Ne saura-t-il pas approfondir ce cœur féminin, et y découvrir les germes de corruption qui s'y développent ? Il y serait parvenu sans doute, mais la mère de Françoise avait dit en cachette à sa fille, avant qu'elle partît pour le pensionnat :

« Attention, Françoise, soyez sage ; et lorsque vous reviendrez en vacances, ne soyez ni fière ni dédaigneuse ; car si le docteur Pelkmans vous y prend, votre père ne vous laissera plus retourner en pension. »

Ces paroles n'étaient pas tombées dans l'oreille d'une sourde. Françoise avait souvent plaisanté avec ses compagnes, et on avait tenu conseil sur le moyen de tromper ce docteur mêle-tout.

Elle arriva donc un après-midi à la porte de la boutique avec

(1) Abréviation de *Francisca*, Françoise.

sa mère, qui étoit allée à sa rencontre. Est-ce bien là la Françoise que nous connaissons ? Nous nous méprenons sans doute. Elle porte un modeste habillement bourgeois, ses cheveux sont lisses, sans boucles ; point de chapeau, point de pommade ; elle se tient la tête et les yeux baissés.

Le docteur la questionne ; elle répond si simplement, si tranquillement et en si peu de paroles, qu'il ne sait que dire... Et Françoise peut retourner en pension.

Pendant que la fille de Van Roosemael goûtait les bienfaits de l'éducation à la mode, les affaires et le ménage de maître Spinael n'allaient pas trop bien. Sa nouvelle clientèle payait assez rarement, et, à la fin de chaque année théâtrale, les comédiens levaient le talon, bien approvisionnés de bottes et de souliers non payés. Hortense dépensait aussi un beau sou en toilette et en friandises. En deux mots, maître Spinael étoit dans les dettes jusqu'aux oreilles ; sa maison étoit chargée d'une lourde hypothèque.

Dans cette triste situation, les yeux du cordonnier commençaient à s'ouvrir. Le placard sur lequel l'éclat d'une botte aveuglait un spectateur, gisait depuis longtemps dans la poussière du grenier, et il n'y avoit plus pour inscription sur la vitrine que les mots : *Magasin de souliers*, et en dessous : *Schaemmagazyn*. Mais les pratiques flamandes avaient oublié le chemin de sa boutique de charlatan ; les souliers trop vite hors de service étoient encore présents à leur mémoire... Maître Spinael, avec son paletot, son pantalon chocolat et sa chaîne de chrysocale, ne savoit plus de quel bois faire flèche ; il étoit coulé bas, le gaillard.

Le vice est absolu de sa nature ; lorsqu'il a trouvé le chemin du cœur et s'y voit reçu en ami, il veut en prendre l'entière possession et il en arrache jusqu'au dernier germe de bonnes qualités natives. Rien ne résiste à ses attaques incessantes ; il jette hors de sa demeure tous les sentiments de droiture et de devoir, et prend possession de l'homme comme d'un esclave. — Maître Spinael l'expérimenta d'une façon terrible. Réduit à la dernière extrémité, accablé de dettes, pauvre et souffrant, il déplorait son imprudence et tâchait de trouver une consolation dans l'affection de sa fille ; mais il n'en reçut que des reproches amers, et malgré la gêne cruelle dans laquelle il se trouvoit, la vicieuse Hortense continuait ses prodigalités et faisait des

regent.

dettes pour entretenir son luxe.

A quelque temps de là, Jean Spinael, ou plutôt Jules, ainsi qu'on le nommoit, revint de Paris. Mais au lieu de s'asseoir sur l'escabeau du cordonnier et d'aider son malheureux père, le jeune homme n'avoit souci que de la toilette, courir les cafés, jouer au billard, fumer des cigares et prendre des airs d'importance. Il forma avec sa sœur une ligue impie contre le pauvre père, qui n'étoit plus maître chez lui. Ils l'obligèrent à vendre sa maison, et continuèrent, sous ses yeux, à gaspiller le peu qui lui restait au-delà des charges. Peu à peu, maître Spinael descendit à un tel degré de pauvreté, que ses habits et sa physiologie le trahissaient. Ses coudes passaient à travers ses manches ; il étoit mal propre et repoussant, n'ayant plus même le courage de faire aucun effort pour cacher sa misère. Ses enfants n'en étoient pas moins bien mis, et ils se donnaient du bon temps avec une impudence sans pareille. Sans doute ils avaient caché une partie de l'argent pour alimenter leur libertinage.

Un dimanche que maître Spinael, honteux du mauvais état de ses vêtements, n'avoit pas même osé aller à l'église, et que, la tête baissée et les larmes aux yeux, il songeait à sa vie passée et à la conduite révoltante de ses enfants, un jeune monsieur (tailleur ou gentilhomme, on n'aurait pu le distinguer au ton de son personnage) vint demander Jules et Hortense Spinael. Il prit le père abattu pour le domestique de la maison, et lui dit en mauvais français :

— Garçon, va dire à M. Jules et à Mlle Hortense qu'on les attend pour partir.

Et comme Spinael stupéfait regardait le faquin, celui-ci lui jeta cette insulte :

Ah ça, veux-tu bien m'annoncer ? (Ces paroles, il les avait retenues du dernier vaudeville représenté au théâtre).

Tout-à-coup Spinael pâlit et trembla horriblement. Ses yeux lancèrent un éclair sur l'insolent ; mais celui-ci, irrité, leva sa badine et s'écria d'un ton de menace :

— M'raud, je te rosserai !

Un cri de rage s'échappa de la poitrine de Spinael ; il se lève, saisit un tire-pied, en frappe le fashionable au visage et le jette dans la rue avant qu'il ait eu le temps de dire un seul mot. Alors, encore tout tremblant, il ferme sa porte, monte l'escalier et va trouver ses enfants. Depuis longtemps Spinael

221

n'avait plus eu la force de leur adresser le moindre reproche ; mais, maintenant, la rage le transportait, il osa leur mettre sous les yeux toute l'infamie de leur conduite. Il les trouva en grande toilette, canne et ombrelle à la main, prêts, comme ils le disaient, à aller en société faire une partie de plaisir à Bruxelles. Les reproches du père furent durs et blessants, mais le mépris avec lequel ces enfants dénaturés les reçurent furent inouï. Plus la colère de leur père montait, plus ils se montraient impudents ; et enfin, après lui avoir ri au nez, ils lui souhaitèrent le bonjour et songèrent à sortir.

Le père, exaspéré de tant de perversité, s'élança vers la porte pour leur barrer le passage, et s'écria :

— Serpens que vous êtes ! Ce n'est pas assez de m'avoir réduit à la besace, vous voulez encore me faire mourir par vos outrages ! Ce n'est pas assez de dissiper, par un luxe honteux, le fruit de mes sueurs, tandis que moi je dois vivre comme un mendiant, sans vêtements, et sans nourriture ! Ce n'est pas assez qu'un effronté mannequin me prenne pour le valet de mes enfants, et ose me dire en face qu'il me battra comme un valet ! Ce n'est pas assez que j'endure ici la faim et que je verse des larmes amères tandis que vous vous plongez dans les plaisirs ! Je dois mourir comme un chien, n'est ce pas ? méprisé de tout le monde et bafoué par vous autres, descendre au tombeau sans une seule larme de pitié ?... Mais c'est fini ; la mesure est pleine. Vous ne sortirez pas, et si vous ne quittez à l'instant ces riches habits, je vous écrase sous mes pieds comme des monstres que vous êtes !

Un éclat de rire retentissant accueillit la colère du père, et il comprit que ces enfants corrompus ne s'inquiétaient ni de sa volonté, ni de ses menaces. Le fils s'approcha résolument de la porte, et s'efforça d'en arracher son père...

Alors commença une scène de scélératesse qu'il nous répugne de décrire.

Quelques instants après, Jules et Hortense Spianel sortirent de la maison. A leur visage empourpré et à la peine qu'ils se donnaient pour rajuster leurs vêtements, on pouvait voir qu'ils sortaient d'une lutte violente. Néanmoins ils riaient d'un air moqueur, comme des gens qui ont triomphé d'un ennemi méprisable. Bientôt ils rejoignirent leurs compagnons, pour aller dans la capitale donner libre cours à leur inconduite.

Pendant ce temps, le malheureux père essayait le sang qui coulait de son visage...

HENRI CONSCIENCE.

(La suite à un prochain numéro.)

Sous l'influence des derniers avis de Londres, on a articulé la demande de 75 fr. pour des organes chine-chine, le prix de 72 a été facilement obtenu pour plusieurs lots.

Le rôle que cet article est appelé à jouer dans la consommation de la campagne qui se présente, nous fait croire à une hausse sur les cours actuels.

La condition a enregistré cette semaine plus de 900 numéros, c'est près de 500 de plus que dans le courant des huit jours qui l'ont précédée ; les grèges figurent en petit nombre dans ce chiffre, car les titres 9/10, 12/14 et 15/15 manquent totalement, et les titres fermes de Bengale, Chine et du Levant, sont seul offerts à la vente.

Les affaires traitées à Naples et sur les marchés d'Italie, très-peu importantes faute de disponible, ont atteint des prix très-élevés, tels que les parités de 105 et 108 fr. pour des 11/15.

Il faut du reste s'attendre à voir les soies étrangères entrer dans une large proportion dans l'existence de notre marché ; la consommation intelligente trouvera en elles un riche aliment pour lutter contre les difficultés actuelles.

Les mécomptes causés par la mauvaise qualité de la graine ont éclairé les éleveurs et beaucoup se sont préoccupés de l'avenir. Dans ce but d'importants achats ont été faits, destinés à obtenir de la graine de pays, et on a payé des lots de choix jusqu'à 8 fr. 25 c. dans les Cévennes.

Une fondation qui l'année dernière, devant les symptômes qui se présentaient, aurait eu pour but de fournir aux éducateurs des produits d'une origine certaine, aurait rendu de grands services. Cette pensée, émise plusieurs fois dans nos colonnes, méritait l'attention des chambres de commerce, et leur initiative puissante aurait obtenu l'appui du gouvernement. Quels titres à la reconnaissance des pays séricicoles, que cette concurrence faite à tous les expédients que l'avidité a pu inspirer devant les prix qu'a atteints un produit, à l'intégrité duquel sont liés tant d'intérêts. Espérons que la prévoyance des éducateurs les aura mis cette année en garde contre de si cruelles déceptions.

Nous ne pouvons que confirmer les prévisions en ce qui touche les marchés de cocons en France ; les prix se sont tenus entre 7 f. et 7 f. 90. Quelques localités, en petite minorité, peuvent citer des prix de 6 60 à 7 f.

La cote de Turin du 18 donne à cette date, la moyenne de 6 f. 50 pratiquée sur les divers marchés pour les cocons supé-

Nouvelles diverses.

Nous recevons de nouveaux détails sur le caractère et l'origine de la maison que doit habiter l'empereur à Plombières.

Le style de la maison de M. Parisot, maire de Plombières, la distribution et la beauté des appartements, dit-on, en font une habitation princière. C'est un petit palais bâti au XVIII^e siècle pour les dames de France, sœur de Louis XVI et supérieure des chanoinesses de Remiremont.

Les tapissiers de la couronne préparent les logements. M. Piffier, commandant du génie à Lunéville, assisté d'un garde du génie et de M. Lambert, entrepreneur de bâtiments à Epinal, dirige les travaux. D'anciennes remises sont transformées en écuries magnifiques, des greniers en casernes. On attend 5 à 600 soldats et la moitié des Cent-Gardes.

— Nous lisons en tête du second volume des *Mémoires* de M. Dupin :

« L'auteur et l'éditeur se réservent le droit de traduction en toutes langues. »

C'est dommage ; car sans cette malencontreuse réserve, quel-àme charitable aurait peut-être pris la peine de traduire ce gros volume en français. (Espérance de Nancy.)

— Mgr le comte de Chambord a passé incognito à Fribourg il y a 8 jours. A l'heure qu'il est, il est déjà de retour à Venise. Dans le peu d'heures que l'auguste étranger séjournera dans cette ville, il a voulu entendre nos orgues célèbres et il a visité l'ancien Pensionnat des Jésuites avec deux anciens élèves qui l'accompagnaient dans son voyage. Une seule personne, un noble cœur fribourgeois dévoué de vieille date à la Maison de Bourbon a pu être admis, par un heureux hasard, à présenter son hommage au rejeton des rois de France. Bien d'autres anciens soldats de la fidélité ont vivement regretté que le strict incognito gardé par Monseigneur les ait laissés ignorer sa présence. Le comte de Chambord a assisté, le matin, avant son départ, à une messe à l'église de St-Nicolas : c'est ainsi que Saint-Louis et le Roi-Martyr, ses pieux aïeux, commençaient leur journée. Personne n'eût deviné, dans sa pose recueillie et son humble attitude de la prière, le petit-fils de Henri IV. Mais personne aussi ne méconnaîtrait le vrai chrétien et l'âme héroïque dans cet homme qui n'a jamais un mot d'amertume contre le destin qui le retient éloigné de son pays ou contre celui dont

de M. P. Dugas, banquier de la Compagnie, port St-Clair, 22, le 50 juin courant.

Le paiement du semestre d'intérêt, sur les versements déjà opérés, aura lieu, à la même date, contre la présentation des titres.

9, quai Tilsit. **AUX QUATRE SAISONS** près le pont. Ancienne maison LIVET.

MANUFACTURE DE PAPIERS PEINTS.

Les assortiments de ces nouveaux magasins embrassent tout ce qui se produit de remarquable en France et à l'étranger. Un salon est disposé de manière à faire juger à l'avance l'effet des décorations et l'ensemble des nouveautés.

Tout en s'agrandissant, M. Livet, ayant considérablement réduit ses frais, offre les avantages du goût et du bon marché et traite les grandes fournitures.

DESTRUCTION de toutes sortes d'Insectes, par la Poudre végétale TACHET, breveté s. g. d. g., fournisseur de la Charité de Lyon et de l'hospice de Marseille.

La vogue croissante de cette Poudre, les certificats qu'elle a valu à son auteur de la part de personnes très compétentes, établissent sa supériorité incontestable.

Le sieur Tachet continue de garantir les appartements qu'il opère.

Vente en gros et en détail : place des Cordeliers, entrée rue Claudia, 2, au 2^e, à Lyon.

TOILETTE DES DAMES. — Composé de substances balsamiques et aromatiques toujours pures et récentes, le COSMACÉTI ; vinaigre hygiénique, est spécialement recommandé pour la toilette des dames. Il rafraîchit et fortifie les organes, prévient et guérit les affections auxquelles expose une vie trop sédentaire ; employé en lotions, il blanchit la peau et fait disparaître les taches de rousseur et les démangeaisons. — Dépôts, à Lyon, chez les principaux Parfumeurs et Coiffeurs.

Le gérant, RONNOBAT.

LYON, IMPRIMERIE DE J.-B. PÉLAGAUD, RUE SALA, 48.

23 juin 1856.

FRANÇOISE VAN ROOSEMAEL. *

IV.

Un mois plus tard, c'était un samedi, maître Van Roosemael était assis dans son arrière boutique, occupé à régler des comptes. Depuis plus d'une heure, il cherchait opiniâtement trois deniers qui lui échappaient à chaque addition. Son front s'anima, son cerveau s'étourdissait; enfin, il s'écria tout éperdu :

— En voilà du calcul ! On peut dire que c'est chercher ! Tous ces articles, comptés sur les doigts, font bien, s'il vous plaît, soixante-cinq florins, huit sous et cinq deniers; et sur ce maudit papier, je ne puis trouver que deux deniers ! Je pourrais bien passer sur ces trois deniers et les perdre, mais ce n'est pas là l'affaire; il faut que cela se retrouve : chacun le sien, et le diable n'a rien. Additionnons encore une fois !

Dans le moment où Van Roosemael se remettait effectivement à pourchasser ses trois deniers, la porte de la chambre s'ouvrit, et un homme entra timidement. Le boutiquier surpris fit un bond sur sa chaise et regarda l'intrus avec une vive attention, mais sans parler. L'homme, qui n'avait fait que deux pas dans la chambre, était dans la plus profonde misère; maigre, pâle, les cheveux en désordre, les habits en haillons et les souliers percés, il se tenait dans la position de quelqu'un qui vient demander l'aumône. Van Roosemael ne le reconnaissait pas d'abord, et le considérait d'un œil scrutateur. Sous son regard, le malheureux se déconcerta, et deux larmes parurent au bord de ses paupières.

— Maître Spinael, que voulez-vous de moi ? demanda l'épicier avec méfiance. Si vous revenez ici pour emprunter de l'ar-

* Suite. — Voir la Gazette du 19, 20 et 21 juin.

gent, vous pouvez vous retirer, car je ne suis plus à la maison pour de pareilles affaires.

A ces paroles, les larmes jaillirent en abondance des yeux de Spinael.

— Maître Van Roosemael, murmura-t-il, je ne viens ici ni pour vous emprunter ni pour vous demander de l'argent, si vous saviez combien je suis malheureux, vous ne repousseriez pas. Tout le monde me méprise, et je n'ai pas même la consolation de pouvoir parler de mon malheur à qui que ce soit. Je vous ai trompé, Van Roosemael, mais vous avez été mon ami; ne me refusez pas, vous au moins, votre compassion !

Le boutiquier écoutait avec étonnement la voix suppliante de Spinael. Il comprit aussitôt qu'il n'avait plus à craindre aucune tromperie de sa part, et qu'un malheur véritable avait frappé cet homme, si longtemps son ami intime, son frère. Sa générosité naturelle reprit le dessus; une larme jusque-là comprimée commença à mouiller ses yeux; il saisit la main de Spinael, attira une chaise à lui, et dit :

— Spinael, vous êtes malheureux, je le vois; allons tout est oublié. Asseyez-vous, et dites-moi ce que je puis faire pour vous. Ne craignez rien, je vous viendrai en aide, coûte que coûte. L'unique faveur que j'ose réclamer de vous, dit Spinael, c'est que vous me laissiez vous conter mes peines. Je vous ai fui pendant plusieurs années, Van Roosemael, non que j'eusse moins d'estime ou d'amitié pour vous, mais parce que je me sentais coupable et que je n'osais plus paraître aux yeux d'un homme franc et honorable. Maintenant, j'en suis venu au point de devoir quitter ma patrie pour aller, comme un vagabond, cacher ma honte et ma douleur en pays étranger. Je suis assez hardi, Van Roosemael, pour penser que vous me pardonneriez avant que je quitte, pour ne plus le revoir, le lieu de ma naissance.

Ces paroles, prononcées avec un accent douloureux, émurent profondément l'épicier. Il saisit la main de Spinael, et lui dit avec bienveillance :

— Vous êtes malheureux, j'en suis certain; mais quitter votre patrie, Spinael ! Non, non, ne désespérez pas : Je regarde à un liard dans mon commerce, puisqu'il faut être soigneux, mais cela ne doit pas m'empêcher de sauver de la misère le seul ami que j'aie connu, fallut-il faire une grande brèche dans mon

avoir. Ainsi, parlez, Spinael; parlez hardiment : vous me ferez plaisir, car je veux vous aider.

Un sourire de reconnaissance éclaira le visage amaigri de Spinael, tandis que des larmes ruisselaient le long de ses joues. Il reprit d'une voix émue :

— Je bénis le ciel qui m'a inspiré de venir chercher ma dernière consolation près de vous, Van Roosemael. Depuis un an, voici mon premier moment de joie, je vous en dois remerciement. Mais écoutez ce que je vais vous dire, et vous comprendrez vous-même qu'il est impossible de me donner d'autres secours que ceux d'une amitié compatissante. J'ai abjuré les mœurs de nos pères et l'honnêteté flamande pour chercher la fortune dans la supercherie, et j'ai joué à ce jeu dangereux le fruit de mon ancien labeur contre une vaine apparence. Le vieux proverbe dit vrai, cher ami : — Mieux vaut un oiseau dans la main que sept dans l'air. — Si je l'avais compris ! Hélas ! pour mon malheur, non-seulement je me suis adonné moi-même à la tromperie, mais encore je suis cause que mes enfants ont bu à la coupe funeste de la corruption. C'est là surtout ce qui augmente l'amertume de ma misère. Si je n'avais pas envoyé ma fille Thérèse à ce malheureux pensionnat, je serais encore maître Spinael... Mais vous pâlissez, Van Roosemael, vous tremblez !...

— Ce n'est rien, continuez. Je pensais à notre Françoise, qui est dans la même pension.

— Faites-la revenir, Van Roosemael, faites-la revenir, je vous en conjure ! Déjà peut-être vous ne la reconnaîtrez plus.

— Vous avez peut-être raison, cher ami; mais continuez, je veux savoir si je ne puis vous secourir.

— Voyez vous-même, Van Roosemael. Il me restait encore assez de bon sens, lorsque j'entrevis ma ruine, pour me retirer du mauvais pas où j'étais engagé; mais dans la civilisation nouvelle, il n'y a ni père ni enfants; j'étais le valet et eux les maîtres. Il ont mangé, bu, gaspillé, dansé, jusqu'à ce que tout fût parti. Alors ils ont encore continué leur coupable conduite, faisant des dettes, vendant tout ce que j'avais, me traitant de sot, de stupide, et se moquant de moi quand j'essayais, par douceur ou sévérité, de les ramener à de meilleurs sentiments. Il y a un mois, la mesure de leur méchanceté a été comblée... Ils m'ont frappé, Van Roosemael, frappé au point que le sang ruisselait sur mon visage. Je suis devenu malade, et ils

m'ont laissé sans soins, comme s'ils désiraient ma mort !

Ici Spinael se tut. Il avait prononcé ses dernières paroles d'une voix sourde, qui donnait assez à entendre combien le récit de cette action lui serrait le cœur. Le boutiquier restait également silencieux; il ne pouvait croire ce qu'il entendait.

— Et maintenant, reprit Spinael, maintenant ma maison est vide, comme si personne n'y avait habité; maintenant, ils ont tout emporté, jusqu'à la couverture de mon lit, et ils sont partis !... Ma fille que j'aimais tant et que j'aime encore malgré sa conduite criminelle, ma Thérèse court à Bruxelles avec un comédien... Mon fils Jean, votre malheureux filleul, est retourné à Paris. Et moi, cher Van Roosemael, je dois quitter le pays. Tous ceux que je rencontre sont mes créanciers, et ils m'accusent de tromperie, de friponnerie. Avec le malheur, le sentiment de l'honneur m'est revenu. Je ne saurais vivre ainsi... et que voulez-vous que je fasse ? Personne ne me donne du travail; on refuse de me prendre comme ouvrier chez tous les autres cordonniers. Je n'ai ni pain, ni lit, ni vêtement; ma maison est louée à un autre; il faut que je la quite après-demain. Van Roosemael, j'ai voulu prendre un vol trop haut, et je suis, hélas ! tombé bien bas, vous le voyez.

Van Roosemael avait écouté avec attention et les yeux humides de larmes le récit de son ancien camarade. Maintenant qu'il était fini, il lui dit d'un ton presque fâché :

— Mais, Spinael, je ne sais pas pourquoi vous voulez me cacher ce qu'il m'importe de savoir. Vous dites que vous devez quitter votre patrie, cela ne m'est pas clairement démontré. Un ami véritable peut faire beaucoup quand il veut. Dites-moi à combien se montent vos dettes ?

— Je vous comprends ! s'écria Spinael vivement émue. Mais je ne le souffrirai pas. Je suis assez heureux de voir qu'il y a encore un homme qui me trouve digne de sa compassion. Laissez-moi partir, Van Roosemael, je travaillerai comme un esclave, et, si je ne puis payer toutes mes dettes avant de quitter ce monde, la bonne volonté, du moins, ne m'aura pas manqué. Donnez-moi la main en signe de consolant adieu et priez quelquefois pour mes enfants, mon bon camarade !

HENRI CONSCIENCE

(La suite à un prochain numéro.)

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE DE LYON

222

toire de l'Eglise universelle, et pour la béatification de la vénérable religieuse de Paray-le-Monial, qui a spécialement contribué à l'institution de cette fête.

S. Em. le cardinal-évêque a répondu qu'il transmettrait fidèlement au pape Pie IX ces vœux et ces témoignages si éclatants de vénération et d'affection dont l'épiscopat français le rendait dépositaire, et qui ne manqueraient pas de toucher profondément le cœur de Sa Sainteté, plein d'une si vive sympathie pour l'épiscopat et le clergé de France.

Presque tous les évêques qui étaient venus à Paris pour la cérémonie du baptême sont retournés dans leurs diocèses.

On assure que le jour où les évêques ont diné au château de Saint-Cloud, S. Em. le cardinal de Bonald, prenant la parole au nom de ses vénérables frères, aurait exposé à l'empereur le regret que l'épiscopat éprouvait de ne pas voir tenir les promesses faites plusieurs fois au sujet de la suspension des travaux, le dimanche, dans les chantiers ou établissements de l'Etat. S. Em. aurait également exprimé des observations au sujet de certaines exigences du service militaire, qui rendent souvent impossible l'observation de leurs devoirs religieux pour les soldats qui en ont la bonne volonté. Il aurait été également parlé des attaques dirigées par certains journaux contre les institutions catholiques.

On annonce pour la semaine prochaine le départ du cardinal Patrizzy.

Le secrétaire de la rédaction : J.-B. Labory.

Aux détails que nous avons donnés sur la remise de la Rose d'Or à Sa Majesté l'impératrice, le *Moniteur* ajoute les suivants :

Le prince impérial figurait à la cérémonie.

Le prés nt pontifical consiste en un rosier d'or couvert de roses en fleurs, au-dessus desquelles la fleur consacrée domine. Le rosier sort d'un vase également d'or massif, et le vase pose sur un socle de lapis-lazuli où sont incrustées en mosaïque les armes du pape et celles de l'empereur. Sur le

tre et qu'un commencement de baisse s'est manifesté.

La crue du Cher a été dans son maximum à 1 mètre 75 centimètres.

Nous avons aujourd'hui des nouvelles de la Garonne. Ce dernier débordement, quoique inférieur de 2 mètres aux quatre premiers, a vu cependant les eaux s'élever à la hauteur énorme de 8 mètres 52 centimètres, et envahir la plaine en détruisant les travaux faits pour réparer les derniers désastres.

Les journaux de Bordeaux publient les dépêches suivantes :

La Réole, le 17 juin 1856, 5 heures.

Le sous-préfet de La Réole à M. le préfet de la Gironde.

Les eaux montent de 5 à 4 centimètres par heure; elles s'avancent rapidement dans la plaine. Une brèche faite par le dernier débordement à une digue de Floudès, leur a livré passage.

La Réole, le 18 juin 1856, 9 h. 30 m. du matin.

Le sous-préfet à M. le préfet de Bordeaux.

L'eau a monté cette nuit de 5 à 6 centimètres par heure; elle est en ce moment à 6 m. 65 c. au-dessus de l'étiage. La commune de Bourdellès est menacée; ses habitants travaillent sans relâche à fortifier les digues.

M. le préfet est parti pour La Réole.

Agen, le 17 juin 1856, à 8 h. 55 m. du soir.

Le préfet de Lot-et-Garonne à M. le préfet de la Gironde.

A huit heures et demie, nous avions 8 mètres 52 centimètres au-dessus de l'étiage. L'eau monte encore de 4 centimètres par heure. Il pleut ce soir.

Agen, le 18 juin 1856, 9 h. 46 m. du matin.

A minuit, nous étions à 8 mètres 38 centimètres au-dessus de l'étiage. La baisse a commencé à une heure du matin. Nous n'avons plus à neuf heures que 7 mètres 90 centimètres.

Nous ne pouvons nous empêcher de nous faire l'écho du cri de détresse arraché au *Journal de Lot-et-Garonne* par ce nouveau désastre :

La Garonne vient encore de se jeter hors de ses rives, devenant depuis longtemps impuissantes, et de répandre pour la

Par arrêté préfectoral du 19 juin, les constructions en pisé, et en béton de chaux grasse et de mâchefer, sont interdites dans toute l'agglomération lyonnaise, y compris Villeurbanne.

Les constructions rurales, isolées, situées en dehors de l'enceinte fortifiée, pourront être bâties en pisé à partir du plancher du premier étage, pourvu que cet étage se trouve à un mètre cinquante centimètres au moins en contre-haut du niveau des eaux pendant la dernière crue.

La hauteur des murs en pisé au-dessus du premier étage ne pourra excéder cinq mètres.

Les constructions en pisé qui sont devenues dangereuses ne pourront être réparées; les propriétaires seront tenus de les faire démolir dans le délai de huit jours, à partir de la publication du présent arrêté; sinon, elles seront démolies, par mesure de police, à leurs frais, risques et périls.

Les constructions qui, sans être dangereuses, ont subi des avaries, et toutes celles qui se trouvent dans le champ des crues, sans exception, devront être reprises en maçonnerie jusqu'à la hauteur du premier étage, et, dans tous les cas, jusqu'à un mètre cinquante centimètres au moins en contre-haut de la dernière crue.

Il est interdit de construire des murs de clôture en pisé, dans la partie de l'agglomération lyonnaise située en dehors de l'enceinte fortifiée.

Tout mur de clôture construit en maçonnerie sur deux mètres de hauteur, pourra être surmonté d'une partie en pisé, si le propriétaire le juge convenable; auquel cas, il devra demander une autorisation spéciale à cet effet.

Sont renouvelés en tant que de besoin, et rendus applicables à toute l'agglomération lyonnaise les règlements de police antérieurs qui défendent les constructions en pans de bois.

Il ne sera plus, à l'avenir, élevé, dans toute l'étendue de l'agglomération lyonnaise, de constructions autres qu'en bonne maçonnerie de chaux et sable, sauf l'exception pour les constructions rurales, prévue plus haut.

Un mouchoir ensanglanté, trouvé près du cadavre qui paraît avoir servi à l'infortunée victime pour essuyer ses blessures, fait supposer que la mort n'aura pas été instantanée, et que la pauvre enfant a dû subir une bien cruelle et bien longue agonie.

— Hier, une batterie du 15^e d'artillerie, détachée au siège de Sébastopol, est rentrée à Valence. La musique du régiment et une batterie étaient allés les attendre au débarcadère pour les conduire aux casernes.

— Le conseil municipal de la ville de Gap, informé que le gouvernement piémontais était entré en négociation avec la compagnie du chemin de fer de Saint-Rambert, dans le but de faire admettre un tracé direct entre Lyon et Chambéry, qui laisserait le département des Hautes-Alpes entièrement de côté, a, dans sa réunion du 3 de ce mois, voté une adresse à l'empereur pour lui recommander le tracé de Grenoble en Italie, par la vallée du Drac et le mont Genève; la percée de la montagne de Gap pour ce chemin se combinant avec le projet du canal du Drac, que la ville de Gap aurait tant d'intérêt à voir établir pour l'irrigation de son territoire.

AVIS. — Le directeur des postes a l'honneur de prévenir le commerce et le public, qu'à partir du 23 juin courant, et par suite de l'ouverture de la section du chemin de fer de Lyon à Bourg, la dernière levée de la boîte pour les correspondances à destination du département de l'Ain aura lieu, pour le 1^{er} envoi, aux bureaux principal et supplémentaire des Terreaux, à 6 heures du matin, et, pour le 2^e envoi, y compris Genève, Ferney et les bureaux de la route, à 6 heures du soir.

Lyon, 22 juin 1856.

Le directeur, WINTRAS.

Bulletin des Finances, du Commerce et de l'Industrie.

BOURSE DE LYON. — REVUE DE LA SEMAINE.

Samedi, 24 juin 1856.

La baisse a encore continué cette semaine. La liquidation

26 juin, 1856.

FRANÇOISE VAN ROOSEMAEL.*

V.

Le boutiquier parut tout-à-coup renoncer à son projet. Il se leva de sa chaise en disant :

— Si vous ne voulez pas, je ne puis vous contraindre; mais vous boirez bien, j'espère, le vin d'adieu avec moi. J'ai encore une bouteille de mil huit cent onze dans ma cave. Rasseyez-vous, Spinael; ne perdez pas courage : il coule en une année bien de l'eau dans l'Escaut. Un malheur est vite arrivé, mais un bonheur aussi peut venir sans être attendu. Qui sait? Vous ne devez pas désespérer. Rasseyez-vous.

Disant ces mots, il descendit à la cave et en revint quelques instants après. Il plaça deux verres à vin sur la table, les remplit jusqu'au bord et dit :

— Allons, Spinael, si vous voulez absolument partir, à votre santé et à votre prospérité!... Voilà un bon verre de vin, n'est-ce pas?... Maintenant, puisque dans tous les cas vous ne voulez pas accepter mon assistance, dites-moi à combien s'élèvent vos dettes et comment vous croyez pouvoir les payer? Avec le travail on ne peut gagner beaucoup si l'on n'a pas en même temps un commerce, vous le savez.

— Oui, certes, je le sais; mais ce qui est impossible, comment le faire? Cependant, pour la tranquillité de ma conscience, j'épargnerai jusque sur le pain, afin de pouvoir diminuer tous les ans ma dette, et, qui sait, si Dieu me donnait une longue existence, je parviendrais peut-être encore à me libérer entièrement, car six cents florins peuvent bien, sou à sou, se rassembler en vingt ans.

— Six cents florins, dites-vous? Florins des Pays-Bas?

— Non, de Brabant. Je devais beaucoup plus, mais quand ma

* Suite. — Voir la Gazette du 19, 20, 21 et 25 juin.

maison a été vendue chacun en a emporté un morceau.

— Six cents florins de Brabant, — sans sou ni denier?

— Seize sous et sept deniers. Vous voyez que je connais mon compte à fond.

— Buvez encore un coup, Spinael. — Oui, certes, il est possible de regagner cette somme. Et vos enfants deviendront aussi meilleurs : ils sont jeunes; la raison ne vient pas avant l'âge, dit le proverbe. — Je vois que nous n'avons rien à croustiller avec notre vin. Un moment, je vais chercher quelques craquelins.

Maitre Van Roosemael tarda très-longtemps, plus longtemps qu'il n'était nécessaire pour aller chercher ce dont il était question. En rentrant, il posa une assiette de craquelins sur la table, et dit d'un ton grave au cordonnier ému :

— Spinael, nous avons été élevés ensemble comme des enfants de voisins. Votre père était le meilleur ami du mien, nous avons partagé les jeux, et jusqu'à l'âge de quarante nous sommes restés inséparables comme deux frères. Vous n'avez jamais été mon ennemi, sinon vous ne seriez pas venu me conter votre infortune. Je suis toujours resté votre ami; sans cela votre douleur m'aurait-elle arraché des larmes? J'ai donc le droit de vous assister dans votre pauvreté et de vous prêter au moins un peu d'argent pour faire votre voyage. Mais, puisque les bons comptes font les bons amis, je désire que vous me donniez une reconnaissance de l'argent que je vous prête. Voici une quittance écrite; signez-la pliée comme elle est, sans lire la somme. Je ne veux pas que vous vous mettiez en route avec quelques misérables florins pour manquer du nécessaire. Et afin que vous ne me fassiez aucune observation, je vous le demande en ami, faites-moi le plaisir de signer sans voir.

Spinael, qui, en effet, n'avait plus un centime, devait ressentir une grande joie intérieure d'avoir trouvé un ami assez généreux pour lui prêter de quoi faire son voyage. Il serra la main du boutiquier, prit la plume et signa.

Van Roosemael retira aussitôt de dessous sa main la quittance signée et s'écria en levant son verre :

— Maintenant, je bois à votre réussite dans notre bonne patrie, ami Spinael; — et à la prospérité de notre nouveau commerce. Allons, trinquons; faites-moi raison joyeusement! Ne me regardez pas ainsi, mon compère; vous êtes dans le sac! Pris! pris! Bravo! bravo!

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, répartit Spinael étonné; vous riez si galement que j'en suis moi-même tout réjoui. Mais qu'y a-t-il donc?

— Ce qu'il y a? Voyez pour combien vous m'avez donné quittance!

Et il montra de loin le papier à Spinael, en indiquant du doigt, sur le côté, la somme de mille florins qui s'y trouvait portée en grands chiffres.

— Mille florins! s'écria Spinael, qui s'efforçait en vain de reprendre le papier; mille florins!

— Oui, mille florins, argent courant de Brabant, répéta Van Roosemael avec triomphe.

En même temps il jeta sur la table quelques billets et un sac d'argent.

— Et voici la somme.

— Je ne veux pas!... Oh! ne me forcez pas à prendre cet argent, supplia le cordonnier, dont les larmes d'attendrissement commençaient à couler comme un ruisseau. Van Roosemael, ne pensez pas que j'e sois venu ici pour un tel résultat!

— Vous ne ferez pas la sottise, je suppose, la sottise de me laisser cette quittance sans prendre l'argent. Mais écoutez, Spinael, la joie me transporte; parlons plus sérieusement. Je suis riche; mon unique enfant, Françoise, n'a pas à craindre le besoin, à moins qu'elle ne le cherche; notre boutique rapporte annuellement quelques milliers de florins; nous avons des propriétés et de l'argent en caisse, que sont pour moi ces mille florins? Rien... quelques mois de vigilance. Et je laisserais, pour une pareille bagatelle, errer et se perdre mon seul ami! Écoutez, voici mon plan. Vous allez payer vos créanciers; d'ennemis, ils deviendront vos amis. J'ai là, passé le coin de notre rue, une maison vide; vous l'habitez. Vous achetez du cuir et prenez des ouvriers; je vous assiste jusqu'à ce que votre commerce marche bien; vous n'écrivez au-dessus de votre boutique rien que ces mots :

Jean Spinael, maître cordonnier; vous livrez bonne marchandise en honneur et conscience; je vous amène des pratiques, et comme l'obligation ne porte pas d'échéance, vous avez toute aisance pour rendre, avec le temps, l'argent prêté. Lorsque vos enfants auront appris à l'école du malheur, ils reviendront d'eux-mêmes implorer leur pardon. Et maintenant, ami Spinael, installez-vous vite dans votre ancien métier, car dimanche, après le salut, nous allons ensemble au Stenenbrug boire une bonne bouteille de bière blanche et jouer une heure au tonneau; je vous rends cent points si vous osez!

— Accepterais-je donc votre offre généreuse? dit Spinael éperdu.

— Ici, dans mes bras, répondit Van Roosemael. J'ai aujourd'hui

d'hui du bonheur pour plus de dix mille florins. Dans mes bras, ami Spinael, vite!

Les deux amis s'embrassèrent en pleurant de joie, et restèrent quelques instants sans pouvoir parler. Puis, toujours sans dire un mot, ils vidèrent chacun leur verre jusqu'au fond.

Van Roosemael dit enfin, après avoir repris son calme :

— Spinael, vous ne devez rien dire de ceci à ma femme, entendez-vous. Les femmes sont bien généreuses aussi, mais à leur manière; elles souffrent rarement que leurs maris le soient. Payez-lui le loyer, et gardez-vous qu'elle se doute de rien. Attention seulement à la jeunesse française, d'heureuse mémoire!

— Il n'y a pas de danger, compère, un âne ne se heurte pas deux fois à la même pierre. Le puits est fermé, le veau n'y tombera plus. Je connais maintenant les oiseaux et leurs finesse : je les ai tellement en horreur, qu'une paire de souliers demandée en français sera près de moi une mauvaise recommandation.

— Allons donc, Spinael, il ne faut pas tomber d'un extrême dans l'autre. Les Français qui font ici paisiblement leurs affaires, je les regarde comme de très-honnêtes gens, et j'en compte beaucoup parmi mes meilleures pratiques. Mais ceux que vous devez avoir à l'œil, ce sont ces intrigants venus on ne sait d'où et qui depuis 1830 accourent chez nous comme à un pays de cocagne. Venez, nous irons voir votre nouvelle habitation; c'est une jolie maison, camarade! — Empochez cet argent et ces billets.

Quelques jours plus tard, Spinael était installé dans la maison que Van Roosemael lui avait louée ou prêtée. La boutique était pourvue de souliers et de cuirs; deux ouvriers travaillaient à côté du cordonnier. En moins de quelques mois, il eut bon nombre de pratiques, dues en partie à la bonne qualité de son ouvrage, en partie à la recommandation un peu active de Van Roosemael. Chaque dimanche, les deux amis allaient au Stenenbrug, et faisaient, le soir, leur partie de smousias dans l'un ou l'autre estaminet. En un mot, ils avaient repris leurs anciennes habitudes, et sans le triste sort des enfants de Spinael, ils se seraient peut-être réjouis de ce qui s'était passé.

HENRI CONSCIENCE.

(La suite à un prochain numéro.)

